Titre : **2ème REGIMENT DU GENIE** **COMPAGNIE 17/3** 1914-1918	Référence : **ANCESTRAMIL** **Génie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **Collection Jean-Luc DRON**
Référence : **SOCIETE ANONYME D'IMPRIMERIE** **ANDRE HERBELIN** **1920**	Transcripteur : **Paul CHAGNOUX** Date : **2010**

Ancestramil

Historique de la C^ie^ 17/3 du 2^e^ Régiment du Génie
société anonyme d'imprimerie André Herbelin – 1920
numérisation : P. Chagnoux - 2010

Au tramil

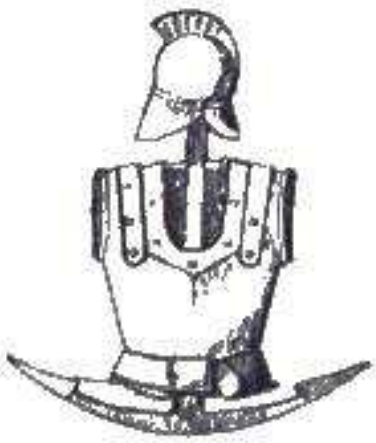
HISTORIQUE

DE LA

COMPAGNIE 17 / 3

du 2^e^ Régiment du Génie

pendant la campagne 1914 - 1918



BELFORT - MULHOUSE

Société anonyme d'imprimerie André HERBELIN

COMMANDANTS DE COMPAGNIE

----o----

CHEFS DE SECTION

MÉDECINS

----o----

SOUS-OFFICIERS

----o----

Ancestramil

Commandants de Compagnie

----o----

VERNAY, Capitaine, 7 août – 13 octobre 1914.

MARQUETOUT, Lieutenant, 13 octobre 1914 – fin octobre. Mort à l'ennemi.

LEURENCE, Lieutenant, novembre 1914.

EYCHENNE, Capitaine, 4 novembre – 31 décembre 1914.

BONNEVAY, Lieutenant, 31 décembre 1914 – 16 janvier 1915.

VIVIER, Lieutenant, 17 janvier – 24 février 1915.

GREPPO, Capitaine, 25 février – mars 1915. Mort à l'ennemi.

EYCHENNE, Capitaine, mars – 3 juin 1915.

GRIMAUD, Capitaine, 4 juin – 10 juillet 1915.

LEURENCE, Capitaine, 12 juillet – 21 novembre 1915.

GRIMAUD, Capitaine, 1er décembre 1915 – 8 juillet 1916.

L'HERMIER des PLANTES, Capitaine, 16 juillet 1915 – 6 juillet 1918.

LOUIS, Lieutenant, 28 juillet 1918 – 28 février 1919.

JACQUIN, Lieutenant, 28 février 1919.

Ancestrami

CHEFS DE SECTION

----o----

MM.

BONNEVAY, Lieutenant.
BOUDY, Lieutenant.
FAVIER, Lieutenant.
DELBOS, Lieutenant.
LOUIS, Lieutenant.
MARQUETOUT, Lieutenant, mort à l'ennemi.
PAYAN, Lieutenant.
PICHARD, Lieutenant.
SCHWARTZ, Lieutenant.
AUBAS, Sous-lieutenant.
GIRAUDEAU, Sous-lieutenant.
MACHINAUD, Sous-lieutenant.
MARION, Sous-lieutenant.

MM.

PÉJEAU, Sous-lieutenant.
GIRAUDEAU, Adjudant-chef (1).
VERGE, Adjudant-chef.
BÉRARD, Adjudant.
CALONI, Adjudant.
CAPDEVILLE, Adjudant.
DELBOS, Adjudant. (1).
FEUERSTEIN, Adjudant.
HÉRY, Adjudant.
SAUGEZ, Adjudant.
LIEBEL, Aspirant.
MAHÉ, Aspirant
PÉJEAU, Aspirant (1).
RENAUD, Aspirant.

MÉDECINS

----o----

NÉOLIER, Docteur.
CARAYROU, Docteur.
OLIVE, Docteur.
BOUDOT, Docteur.
VAYSSADE, Docteur.
CAROSSE, Docteur.
GÉRY, Docteur.

Ancestramil

(1) *Promus à la Compagnie au grade supérieur.*

Historique de la C^ie^ 17/3 du 2^e^ Régiment du Génie
société anonyme d'imprimerie André Herbelin – 1920
numérisation : P. Chagnoux - 2010

SOUS-OFFICIERS

----o----

Sergents-Majors

MM.

NÉRY, 7 août 1914 – 7 septembre 1914 (1).
CANOUET, 8 septembre 1914 – mars 1919.
PÉCON, 26 mai 1918 – 7 juillet 1918.
NOELL, mars 1919.
AZIZA, Sergent-fourrier.
BLIN, Sergent.
BILLIÈRES, Sergent.
BERGE, Sergent, mort à l'ennemi.
BUCAT, Maréchal-des-logis.
BRUNA, Sergent.
BERNARD, Sergent.
BEAURAIN, Sergent.
BUCHER, Sergent.
BARBE, Sergent.
CANOUET, Sergent (1).
CAPDEVILLE, Sergent (1).
CHOUET, Sergent.
CANAC, Sergent.
COURET, Sergent.
COURSAN, Sergent, mort à l'ennemi.
CHARVET, Sergent, mort à l'ennemi.
COHEN, Sergent.
DELBOS, Sergent (1).
DELVERT, Sergent.
DERRIER, Sergent.
DULER, Sergent-fourrier, décédé.
DESCAMPS, Sergent.
DAMOND, Sergent.
ENJALBERT, Sergent.
ESCRIBE, Sergent, mort à l'ennemi.
ESCUDIER, Sergent, mort à l'ennemi.
FEUERSTEIN, Sergent (1).
FAVARON, Sergent.
FLICHY, Sergent.
GAUDUCHEAU, Sergent.
GARRIGUES, Sergent.
HÉBRARD, Sergent.

MM.

ISANT, Sergent.
LANNES, Sergent-fourrier.
LERDA, Sergent.
LIGIER, Sergent, mort à l'ennemi.
LACOSTE, Sergent.
LECOLLE, Sergent.
MARGAIL, Sergent.
MARCHAL, Sergent.
MOULIN, Sergent.
MARSAL, Sergent, mort à l'ennemi.
MAZÈRE, Sergent.
MANCHIN, Sergent.
MODAT, Sergent-fourrier.
MAILLARD J., Sergent.
MAILLARD R., Sergent.
NEULAT, Sergent, décédé.
POURRADIER, Sergent.
PRÉVOST, Sergent.
POUGET, Sergent.
PONCELET, Sergent.
POMIES, Sergent.
PETITEL, Sergent.
RICAUD, Sergent.
ROBBE, Sergent.
ROUSSEL, Sergent.
SAINTE-MARIE, Sergent.
SIRVENT, Sergent-fourrier.
SALIN, Sergent.
SORIN, Sergent.
TRAVERSE, Sergent.
THOUVENIN, Sergent.
TANGUY, Maréchal-des-logis.
VILLATE, Sergent.
VILLENEUVE, Sergent.
VINSONNEAU, Sergent.
VALLARD, Sergent.

(1) *Promus à la Compagnie au grade supérieur.*

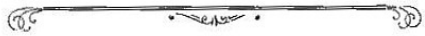
archives-hommel

Historique de la C^{ie} 17/3 du 2^{e} Régiment du Génie
société anonyme d'imprimerie André Herbelin – 1920
numérisation : P. Chagnoux - 2010

LIVRE D'OR

de la

COMPAGNIE 17 / 3



Ancestrami

Historique de la C^{ie} 17/3 du 2^{e} Régiment du Génie
société anonyme d'imprimerie André Herbelin – 1920
numérisation : P. Chagnoux - 2010

MORTS AU CHAMP D'HONNEUR (I)

----o----

CHAMPAGNE

BERAY, sapeur-mineur, éclats d'obus, 14 septembre 1914.
MOLINIER, sapeur-mineur, éclats d'obus, 16 septembre 1914.
NÉOLLIER Albert, sapeur-mineur, éclats d'obus, 29 septembre 1914.
NÉOLLIER, Pierre, médecin auxiliaire, éclat d'obus, 1er octobre 1914.
SENGES, sapeur-mineur, éclat d'obus, 8 janvier 1915.
BLAIN, sapeur-mineur, éclat d'obus, 8 janvier 1915.
LAGARDE, sapeur-mineur, éclat d'obus, 24 janvier 1915.
CHARVET, sergent, grenade, 31 janvier 1915.
FÉRAIL, brancardier, éclat d'obus, 12 février 1915.
PUJOS, brancardier, éclat d'obus, 12 février 1915.
DARMENTHE, maître-ouvrier, éclat d'obus, 16 février 1915.
COUTURE, sapeur-mineur, éclat d'obus, 16 février 1915.
LANGLADE, sapeur-mineur, éclat d'obus, 16 février 1915.
MUNOZ, sapeur-mineur, éclat d'obus, 16 février 1915.
DUFAU, sapeur-mineur, éclat d'obus, 16 février 1915.
COURSAN, sergent, éclat d'obus, 16 février 1915.
BERGE, sergent, éclat d'obus, 17 février 1915.
TESTARD, sapeur-mineur, éclat d'obus, 23 février 1915.
BALOTTE, caporal, balle, 5 mars 1915.

ARTOIS

MARSAL, sergent, camouflet, 6 mai 1915.
RAYNAUD, caporal, camouflet, 6 mai 1915.
CHARPENTIER, caporal, balle, 10 mai 1915.
LASSALLE, caporal, éclat d'obus, 30 mai 1915.
GUIRAUD, caporal, éclat d'obus, 4 juin 1915.
MOLLARDON, sapeur-mineur, éclat d'obus, 4 juin 1915.
COUGET, sapeur-mineur, éclat d'obus, 24 juin 1915.
RIVIÈRE, sapeur-mineur, balle, 1er août 1915.
RANCOULE, sapeur-mineur, accident en service commandé, 19 novembre 1915.
TRESTOURNEL, sapeur-mineur, éclat d'obus, 19 janvier 1916.
RESSEGUIER, sapeur-mineur, éclat d'obus, 28 janvier 1916.

Ancestrami

(I) *Sont comptés seulement les sapeurs tués sur le champ de bataille ou décédés, à notre connaissance, des suites de leurs blessures, aux ambulances de campagne, voisines du cantonnement de la Compagnie.*

CHAMPAGNE

RHUL, sapeur-mineur, camouflet, 15 mai 1916.
SANTRAILLE, sapeur-mineur, camouflet, 15 mai 1916.
ESCUDIER, sergent, éclats d'obus, 19 mai 1916.
LANGLADE, sapeur-mineur, éclats d'obus, 19 mai 1916.
CASTAING, sapeur-mineur, éclats d'obus, 19 mai 1916.
GIRAUD, sapeur-mineur, grenade, 23 mai 1916.
VILLENAVE, sapeur-mineur, bombe à fusil, 3 juin 1916.
BAUDOIN, caporal, gaz asphyxiants, 31 janvier 1917.
LIGIER, sergent, éclats d'obus, 18 mars 1917.
BUNAUX, caporal, éclats d'obus, 1er mai 1917.

Ancestramil

BLESSURES [1]

----o----

CHAMPAGNE

MALCOUYRES, sapeur-mineur, accident, 30 août 1914.
REBARTE, sapeur-mineur, éclats d'obus, 14 septembre 1914.
DENAMIEL, sapeur-mineur, éclats d'obus, 14 septembre 1914.
RASTOUL, sapeur-mineur, éclats d'obus, 14 septembre 1914.
BELLY, sapeur-mineur, éclats d'obus, 14 septembre 1914.
CHABOUSSOUX, sapeur-mineur, éclats d'obus, 14 septembre 1914.
TOULLAN, sapeur-mineur, éclats d'obus, 14 septembre 1914.
MOUCHIS, sapeur-mineur, éclats d'obus, 14 septembre 1914.
QUERILLAC, sapeur-mineur, éclats d'obus, 14 septembre 1914.
CANAC, sergent, éclats d'obus, 16 septembre 1914.
VERNIÈRE, caporal, éclats d'obus, 16 septembre 1914.
LAPORTE, maître-ouvrier, éclats d'obus, 16 septembre 1914.
LAPONTA, sapeur-mineur, éclats d'obus, 16 septembre 1914.
ROUMÉGAS, sapeur-mineur, éclats d'obus, 16 septembre 1914.
LAGUERRE, sapeur-mineur, éclats d'obus, 16 septembre 1914.
CORBIÈRES, brancardier, éclats d'obus, 22 septembre 1914.
GIRET, brancardier, éclats d'obus, 22 septembre 1914.
MOUSELBE, brancardier, éclats d'obus, 22 septembre 1914.
BARBE, brancardier, éclats d'obus, 22 septembre 1914.
COUARRAGE, brancardier, éclats d'obus, 22 septembre 1914.
VERNAY, capitaine, accident, 14 octobre 1914.
JALABERT, sapeur-mineur, accident, 7 novembre 1914.
CARDONNE, sapeur-mineur, balle, 24 décembre 1914.
ESPITALLIER, sapeur-mineur, balle, 26 décembre 1914.
GAILLA, sapeur-mineur, éclats d'obus, 30 décembre 1914.
DEDA, sapeur-mineur, éclats d'obus, 30 décembre 1914.
JOUMARD, sapeur-mineur, éclats d'obus, 30 décembre 1914.
LARROY, sapeur-mineur, éclats d'obus, 3 janvier 1915.
BACQUIÉ, sapeur-mineur, éclats d'obus, 6 janvier 1915.
CARRAYOU, médecin auxiliaire, balle, 7 janvier 1915.
LACROIX, sapeur-mineur, éclats d'obus, 18 janvier 1915.
COSTESÈQUE, sapeur-mineur, éclats d'obus, 22 janvier 1915.
BECKER, sapeur-mineur, éclats d'obus, 22 janvier 1915.
TABONI, sapeur-mineur, éclats d'obus, 22 janvier 1915.
CAZAUTET, sapeur-mineur, éclats d'obus, 22 janvier 1915.
COLLANGE, sapeur-mineur, éclats d'obus, 22 janvier 1915.

(1) *Blessés évacués par la Compagnie, qui, dans la plupart des cas, ne possède pas de renseignements précis sur l'issue de la blessure.*

ANGLADE, sapeur-mineur, éclats d'obus, 26 janvier 1915.
LAPEZ, sapeur-mineur, éclats d'obus, 26 janvier 1915.
BOURGES, sapeur-mineur, éclats d'obus, 30 janvier 1915.
CHARVET, sergent, bombe à fusil, 31 janvier 1915.
COURET, sergent, éclats d'obus, 16 février 1915.
GALY, sapeur-mineur, éclats d'obus, 16 février 1915.
MARQUESTRE, sapeur-mineur, éclats d'obus, 16 février 1915.
JAUDY, sapeur-mineur, éclats d'obus, 16 février 1915.
BACOU, sapeur-mineur, éclats d'obus, 16 février 1915.
GALIBERT, sapeur-mineur, éclats d'obus, 16 février 1915.
SARNIGUET, sapeur-mineur, éclats d'obus, 15 février 1915.
BAZIN, sapeur-mineur, éclats d'obus, 16 février 1915.
TABONI, sapeur-mineur, éclats d'obus, 16 février 1915.
DASSIE, caporal, éclats d'obus, 17 février 1915.
ROUMIEU, sapeur-mineur, éclats d'obus, 17 février 1915.
DELBOS, adjudant, éclats d'obus, 23 février 1915.
VALLIÈRES, sapeur-mineur, éclats d'obus, 23 février 1915.
TROY, sapeur-mineur, éclats d'obus, 23 février 1915.
BRUGEL, sapeur-mineur, éclats d'obus, 23 février 1915.
MOULIN, sergent, éclats d'obus, 5 mars 1915.
CHAUBY, sapeur-mineur, éclats d'obus, 5 mars 1915.
RESCOUSSIE, caporal, éclats d'obus, 12 mars 1915.
ÉTIENNE, caporal, éclats d'obus, 16 mars 1915.

ARTOIS

BOY, sapeur-mineur, balle, 4 mai 1915.
TABONI, sapeur-mineur, camouflet, 6 mai 1915.
PUYO, sapeur-mineur, camouflet, 6 mai 1915.
CATHALAT, sapeur-mineur, camouflet, 6 mai 1915.
FOURTINON, sapeur-mineur, balle, 17 mai 1915.
ENJALBERT, sergent, éclats d'obus, 27 mai 1915.
BATUT, sapeur-mineur, éclats d'obus, 27 mai 1915.
RIGAUD, sergent, éclats d'obus, 27 mai 1915.
SILES, maître-ouvrier, éclats d'obus, 27 mai 1915.
TORTES, sapeur-mineur, éclats d'obus, 27 mai 1915.
THOUVENIN, sapeur-mineur, éclats d'obus, 27 mai 1915.
BROQUA, caporal, éclats d'obus, 28 mai 1915.
CLAID, sapeur-mineur, éclats d'obus, 28 mai 1915.
FOIX, sapeur-mineur, éclats d'obus, 28 mai 1915.
MARIE Ed., sapeur-mineur, éclats d'obus, 28 mai 1915.
LEJEUNE, caporal, éclats d'obus, 28 mai 1915.
AUREL, sapeur-mineur, éclats d'obus, 4 juin 1915.
MOLLARON, sapeur-mineur, éclats d'obus, 4 juin 1915.
COURET, sergent, éclats d'obus, 1er juin 1915.
POUYFOURCAT, sapeur-mineur, éclats d'obus, 1er juin 1915.

Archive Gramil

MALARTIC, sapeur-mineur, éclats d'obus, 1er juin 1915.
MAZÈRES, sergent, éclats d'obus, 24 juin 1915.
CAST, sapeur-mineur, éclats d'obus, 24 juin 1915.
RHUL, sapeur-mineur, éclats d'obus, 24 juin 1915.
DURIÈRES, sapeur-mineur, éclats d'obus, 24 juin 1915.
SANTRAILLES, sapeur-mineur, éclats d'obus, 24 juin 1915.
MOLINE, sapeur-mineur, éclats d'obus, 24 juin 1915.
FABRE, sapeur-mineur, éclats d'obus, 24 juin 1915.
LUGAIN, sapeur-mineur, éclats d'obus, 24 juin 1915.
DENAT, sapeur-mineur, éclats d'obus, 29 juin 1915.
CASTEX, sapeur-mineur, éclats d'obus, 3 juillet 1915.
MASSÈGUE, sapeur-mineur, éclats d'obus, 3 juillet 1915.
MACARY, sapeur-mineur, éclats d'obus, 19 juillet 1915.
BOUCHAIRON, sapeur-mineur, éclats d'obus, 20 juillet 1915.
LASALLE, caporal, éclats d'obus, 22 juillet 1915.
GISCARD, sapeur-mineur, grenade, 24 octobre 1915.
RIBERT, sapeur-mineur, éclats d'obus, 1er décembre 1915.
FOURRIER, sapeur-mineur, éclats d'obus, 19 janvier 1916.

WŒVRE

VIROULAUD, sapeur-mineur, accident, 22 avril 1916.

CHAMPAGNE

DURAND, sapeur-mineur, accident, 25 avril 1916.
JUTHIER, sapeur-mineur, accident, 25 avril 1916.
CALVET, sapeur-mineur, balle d'avion, 29 avril 1916.
ROBBE, sergent, éclats d'obus, 4 mai 1916.
ROUSSEAU, maître-ouvrier, éclats d'obus, 4 mai 1916.
RAFFY, caporal, éclats d'obus, 4 mai 1916.
GRIMAL, maître-ouvrier, éclats d'obus, 4 mai 1916.
FLICHY, sergent, intoxiqué, 23 mai 1916.
CARNAL, sapeur-mineur, accident, 4 juin 1916.
FONTES, sapeur-conducteur, éclats d'obus, 10 juin 1916.
LIGIER, sergent, intoxiqué, 23 mai 1916.
LIGIER, sergent, éclat de bombe, 12 juillet 1916.
GRIMAL, maître-ouvrier, intoxiqué, 31 janvier 1917.
RAGUE, sapeur-mineur, intoxiqué, 31 janvier 1917.
FAVÈDE, sapeur-mineur, intoxiqué, 31 janvier 1917.
VIROULAUD, sapeur-mineur, intoxiqué, 31 janvier 1917.
CONTENSOU, sapeur-mineur, intoxiqué, 31 janvier 1917.
PETITEL, maître-ouvrier, intoxiqué, 31 janvier 1917.
BAYER, sapeur-mineur, intoxiqué, 31 janvier 1917.
NOGUE, sapeur-mineur, intoxiqué, 31 janvier 1917.
PERAIRE, caporal, éclats d'obus, 10 février 1917.

Archives Tramil

MAHÉ, aspirant, éclats d'obus, 10 février 1917.
MARTY, caporal, éclats d'obus, 9 mars 1917.
BARBE, sapeur-mineur, grenade, 9 mars 1917.
REFREGIER, sapeur-mineur, intoxiqué, 29 avril 1917.
FAGES, sapeur-mineur, éclats d'obus, 14 mai 1917.
IZARD, sapeur-mineur, accident, 30 novembre 1917.

VERDUN

BARBE, caporal, intoxiqué, 22 décembre 1917.
AMBLARD, sapeur-mineur, intoxiqué, 22 décembre 1917.
VIVIER, sapeur-mineur, intoxiqué, 22 décembre 1917.
VEYRIER, caporal, intoxiqué, 23 décembre 1917.
CONTENSOU, sapeur-mineur, intoxiqué, 23 décembre 1917.
DECAMPS, sapeur-mineur, intoxiqué, 23 décembre 1917.
PEYRUSSE, sapeur-mineur, intoxiqué, 23 décembre 1917.
TABARANT, sapeur-mineur, intoxiqué, 23 décembre 1917.
CLERGEON, sapeur-mineur, intoxiqué, 23 décembre 1917.
MATHA, sapeur-mineur, intoxiqué, 26 décembre 1917.
LABRO, sapeur-mineur, intoxiqué, 26 décembre 1917.
DURMORT, sapeur-mineur, intoxiqué, 26 décembre 1917.
FAVÈDE, sapeur-mineur, intoxiqué, 26 décembre 1917.
FAGES, sapeur-mineur, intoxiqué, 26 décembre 1917.
LALIN, sapeur-mineur, intoxiqué, 26 décembre 1917.
VERMELOUX, maître-ouvrier, 27 décembre 1917.
ROCHER, sapeur-mineur, intoxiqué, 27 décembre 1917.
GENIER, sapeur-mineur, intoxiqué, 28 décembre 1917.
MAILLARD, caporal, intoxiqué, 29 décembre 1917.
BERNADETS, maître-ouvrier, intoxiqué, 3 janvier 1918.
VIALETTES, sapeur-mineur, intoxiqué, 6 janvier 1918.
ROUMIEU, sapeur-mineur, éclats d'obus, 7 avril 1918.
CHARDAVOINE, sapeur-mineur, accident, 19 juin 1918.
DIELAINE, sapeur-mineur, accident, 8 août 1918.
RAGUE, sapeur-mineur, éclats d'obus, 9 octobre 1918.

Ancestramil

CITATIONS

----x----

CHAMPAGNE

BONNEVAY, lieutenant, O. C. A., 2 février 1915.
LOUIS, sous-lieutenant, O. C. A., 2 février 1915.
COURET, sergent, O. C. A., 2 février 1915.
DELBOS, adjudant, O. C. A., 19 avril 1915.
ÉTIENNE, sapeur-mineur, O. C. A., 19 avril 1915.

ARTOIS

COURET, sergent, O. Régiment, 5 juin 1915.
TRAVERSE, sergent, O. Régiment, 5 juin 1915.
ESCUDIER, caporal, O. Régiment, 5 juin 1915.
ALBI Édouard, sapeur-mineur, O. Régiment, 5 juin 1915.
MARCENAC, maître-ouvrier, O. Régiment, 5 juin 1915.
REBARTE, sapeur-mineur, M. M., O. Armée, 11 juillet 1915.
LASALLE, caporal, O. C. A., 22 juillet 1915.
MAHÉ, aspirant, O. Régiment, 30 janvier 1916.
BERNARD, maître-ouvrier, O. Régiment, 30 janvier 1916.
BUCHER, infirmier, O. Régiment, 30 janvier 1916.
RAVAILHE, brancardier, O. Régiment, 30 janvier 1916.
MARY Ed., sapeur-mineur, O. Régiment, 30 janvier 1916.

CHAMPAGNE

PAYAN, lieutenant, O. C. A., 19 mai 1916.
FLICHY, sergent, O. C. A., 19 mai 1916.
BLIN, sergent, O. C. A., 19 mai 1916.
MOULIN, sergent, O. C. A., 19 mai 1916.
MOURGNO, sapeur-mineur, O. C. A., 19 mai 1916.
GIRAUD, caporal, O. C. A., 9 juin 1916.
VILLENAVE, sapeur-mineur, O. C. A., 9 juin 1916.
FONTES, sapeur-mineur, O. C. A., 25 juin 1916.
LIGIER, sergent, O. D. I., 15 juillet 1916.
CATHALA, sapeur-mineur, O. C. A., 9 août 1916.
MAHÉ, aspirant, O. Armée, 28 février 1917.
PERAIRE, caporal, O. Armée, 28 février 1917.
BAUDOIN, caporal, O. C. A., 18 mars 1917.
FAUCHER, sapeur-mineur, O. C. A., 18 mars 1917.
FAVIER, lieutenant, O. C. A., 18 mars 1917.
BERNARD, sergent, O. C. A., 18 mars 1917.

Ancestramil

ROCHER, sapeur-mineur, O. C. A., 18 mars 1917.
TORT, sapeur-mineur, O. C. A., 18 mars 1917.
LOUIS, lieutenant, O. C. A., 18 mars 1917.
MARTY, caporal, O. C. A., 18 mars 1917.
BUNEAUX, caporal, O. Armée, 21 mars 1917.
BARBE, sapeur-mineur, O. C. A., 18 mars 1917.
MAYNADIE, sapeur-mineur, O. B. R., 22 mars 1917.
LABRO, sapeur-mineur, O. B. R., 22 mars 1917.
DECAMPS, sapeur-mineur, O. B. R., 22 mars 1917.
DEROZIER, sapeur-mineur, O. B. R., 22 mars 1917.
LIGIER, sergent, O. C. A., 30 mars 1917.
HÉBRARD, sergent, O. Régiment, 28 mai 1917.
LALANNE, sapeur-mineur, O. Régiment, 28 mai 1917.

VERDUN

ISANT, sergent, O. Régiment, 23 avril 1918.
MOLES, sapeur-mineur, O. Régiment, 21 octobre 1918.
FITTE, sapeur-mineur, O. Régiment, 21 octobre 1918.
FEUERSTEIN, sergent, O. Régiment, 25 octobre 1918.
CONSTANTIN, caporal, O. Régiment, 25 octobre 1918.
GRIMAL, maître-ouvrier, O. Régiment, 25 octobre 1918.
MARY Ed., sapeur-mineur, O. Régiment, 25 octobre 1918.
RAGUE, sapeur-mineur, M. M., O. Armée, 30 octobre 1918.
LOUIS, lieutenant, O. Régiment, 14 janvier 1919.
LALIN, sapeur-mineur, O. Régiment, 7 mai 1919.

Ancestrami

Aux sapeurs de la Compagnie 17/3

----o----

AUX MORTS

AUX MUTILÉS

AUX SAPEURS DE LA GUERRE

AUX JEUNES SAPEURS

JUILLET 1919

Ancestramil

Historique de la C^{ie} 17/3 du 2^{e} Régiment du Génie
société anonyme d'imprimerie André Herbelin – 1920
numérisation : P. Chagnoux - 2010



HISTORIQUE

de la

COMPAGNIE 17/3 DU 2ème REGIMENT DU GENIE

Pendant la Campagne 1914 - 1919

----o----

1ère PARTIE

---o---

LES DÉBUTS DE LA GUERRE

---o---

CHAPITRE I.

Le 1er août 1914, les événements se précipitent ; une solution amiable n'est plus possible, la guerre sera certainement déclarée par l'Allemagne à la France. Le décret de mobilisation générale est sur le point de paraître.
Montpellier, 3 heures de l'après-midi..... La citadelle semble déserte, quelques sapeurs errent dans la cour principale, lourde et somnolente sous le soleil de plomb ; il y a peu de monde dans les bâtiments, un peu d'activité dans les bureaux de la Compagnie, la bibliothèque des Officiers a plus de lecteurs que de coutume.
On note çà et là des paroles optimistes qui commentent favorablement l'attitude de la Russie et celle de l'Angleterre. L'impression générale est bonne, faite à la fois de soulagement et de confiance.
En ville, sur l'Esplanade et sur l' « Œuf » cher aux Montpelliérains, c'est l'affluence des gros dimanches. A proximité des banques et des bureaux de rédaction et de vente des journaux locaux, la foule s'épaissit, à l'affût des nouvelles qui paraissent au fur et à mesure de leur arrivée, inscrites à la craie sur de grands panneaux d'information et de publicité.
Des camelots, hurlant la « dernière édition spéciale » fendent les gros rassemblements et entraînent derrière eux un essaim de curieux avides de renseignements... En quelques minutes, la masse sombre de la foule se ponctue de tâches claires où le blanc domine.
Et déjà l' « Alboche » est jugé par elle sans aucune retenue diplomatique.

Ancestramil

2 au 7 août. — Le décret de mobilisation générale a été promulgué ; de nombreux placards blancs, officiels, couvrent les murs et l'annoncent à la population qui manifeste un peu de fièvre ; quelques cris fusent « A Berlin ». Elle apprend en frémissant que le sol de France a été violé ; l'esprit patriotique s'exalte en elle chaque jour plus affirmé. Elle vibre, électrisée, aux rumeurs héroïques qui naissent spontanément, grandissent follement et meurent démenties, ayant vécu quelques heures.
Les mêmes sentiments agitent cette foule hétérogène d'aspect, où se coudoient, civils et militaires, villageois et citadins, hommes, vieillards, femmes, enfants.
Les réservistes mêlent leurs costumes divers et, moutonniers, se forment en cortèges bruyants et acclamés de la gare aux casernes ; ils croisent les colonnes, ordonnées et silencieuses de « ceux qui partent », sérieux et graves, une flamme au regard, déjà touchés par la « discipline », soldats que l'uniforme rend pareils d'aspect et, dirait-on, de mentalité.
La Compagnie doit faire mouvement le sixième jour.
Les opérations de mobilisation sont effectuées sans hâte et sans fièvre sur les indications précises des fiches extraites du fascicule de mobilisation.
Les réservistes sont reçus et transformés sans retard ; parce qu'ils sont sapeurs, vieux « sapeurs », ils ne veulent pas paraître ou être embarrassés ; ils tiennent à montrer aux jeunes de l'active qu'ils connaissent encore — et bien — la « maison et ses habitudes », le « métier et ses ficelles ».
Les effets, les vivres, les armes, les chevaux et les harnachements, les voitures énormes du train de combat, les fourgons du Train Régimentaire sont perçus sans anicroche.
Le **6** au soir tout est prêt ; la Compagnie 17/3 et la Compagnie 17/4, née du dédoublement de la 17/3, compagnies du Génie de Corps, embarquent dans le même convoi qui démarre le **7** vers midi.
Le voyage, très long, s'accomplit sans incidents ; notre train roule lentement, sans jamais dépasser la vitesse prescrite de 25 kilomètres à l'heure, précédé de très près ou suivi à quelques minutes d'autres rames, chargées de troupes ou de matériel.
Les vieux territoriaux, en « uniforme » simplifié, réduit quelquefois au ceinturon et au képi, très fiers de leur fusil Gras et de leur sabre « Série Z », protègent notre marche et gardent les points délicats de la ligne. Ils ne transigeront pas avec le « civil » — distinction est déjà faite — qui tenterait inopportunément de violer la consigne. Et nous sont racontées, au cours d'arrêts nombreux et un peu déprimants, des aventures semi-tragiques d'automobilistes impénitents mis à mal par des balles de plomb du calibre de 11 millimètres, pour avoir essayé de « brûler » un passage à niveau gardé.
Les sapeurs défendent le train ; dès Cahors, une demi-section de piquet, fort mal installée sur un wagon truck inséré au milieu du convoi, du lever au coucher du soleil, guette et menace de ses trente paires d'yeux fatigués et d'un nombre imposant de Lebels, d'hypothétiques et offensifs avions.
Le train, après nous avoir cahotés 3 jours et 12 heures, s'arrête en pleine nuit, définitivement pour nous. Un ordre longuement attendu nous rejette, endormis, moulus, pêle-mêle, hommes et chevaux, sur les quais spacieux et aménagés de la gare de Valmy, le 11 août, vers 0 h.30.

11 août. — Valmy, notre premier cantonnement de guerre, est certes, bien gardé... Nous appliquons, avec un zèle tout neuf les prescriptions judicieuses et détaillées du Service en Campagne.
Des sentinelles sont placées aux issues, nombreuses, que les obstacles improvisés — charrettes, machines agricoles, hâtivement rassemblées — doivent barrer à la première alerte.
Mais tout est calme... et beaucoup trop de monde dort mal.

12 août. — L'étape Valmy – Binarville est couverte péniblement, sous le soleil ardent ; quelques

réservistes sont menacés d'insolation ; heureusement, il n'y a pas de cas graves.
Dès l'arrivée à Binarville, le Commandement songe à confier aux sapeurs la construction de pistes sous bois, à travers la forêt de la Viergette. Une reconnaissance rapide fait ressortir l'importance considérable du travail projeté, et, faute de temps, l'exécution n'en est pas entreprise.

14 - 15 août. **—** Deux jours de repos, accordés fort à propos, remettent en très bon état, la Compagnie cantonnée à Saint-Georges.

Le 16. **—** Nous nous dirigeons sur Mouzon, et y arrivons sans trop de peine. Une voiture de maraîcher, réquisitionnée après beaucoup de recherches, nous permet de ne pas abandonner quelques éclopés.

Le 17. **—** La Compagnie reçoit l'ordre d'organiser défensivement les hauteurs entre **Meuse** et Chiers, sur le front Longbut – Vaux ; elle se porte à Œuilly, y trouve le 20^{e} R. I., qui doit lui fournir des auxiliaires.
Les travaux sont entrepris hâtivement ; au cours de leur exécution qui ne fut jamais qu'ébauchée, le fantassin malicieux plaisante la « Barbette » et se fait mal à l'idée d'utiliser éventuellement pour s'y « terrer » comme un lièvre peureux, le retranchement que le sapeur creuse ou fait creuser, avec une conviction qui paraît déplacée à nos camarades en pantalon rouge.
Tetaigne, puis Carignan, nous accueillent le 18 août.
Nous lançons sur **la Chiers**, à hauteur de la Tréfilerie, un pont de chevalets commencé très tard et achevé au cours de la nuit, à la lueur des flambeaux Lamarre. Une scierie voisine débite pour nous, toutes machines en marche, poutrelles et madriers que nous utilisons sans parcimonie.

---o---

CHAPITRE II

Le 21, à 7 heures, la Compagnie quitte Carignan ; elle pénètre en Belgique à 13 heures 35, par une route sous bois, ombreuse, pittoresque et agréable. Le poteau-frontière est salué.
A Landremont, où était prévu notre cantonnement, il n'y a plus de place disponible.
Les faisceaux sont formés à l'entrée du village, et l'officier de jour court aux renseignements. Une pluie diluvienne survient, quelques bruits pessimistes relatent des rencontres qui furent malheureuses pour nos armes, le grondement sourd et lointain du canon arrive jusqu'à nous. Une impression pénible flotte un moment... vite dissipée d'ailleurs, par une réaction énergique : la réapparition du « soulel d'or » cher aux Toulousains, et aussi la nouvelle qu'un cantonnement nous est ménagé à Wattrensart.

Le 22 août (date mémorable). **—** L'ordre prescrivant d' « attaquer l'ennemi, partout où on le rencontrera », est communiqué à tous ; sa lecture sur le front de la Compagnie rassemblée, produit le meilleur effet ; les hommes, dont le moral s'affirme excellent, brûlent de voir le Boche et d'en découdre avec lui.
Nous marchons sur Offagne, notre objectif qui doit être aussi notre cantonnement si la victoire nous sourit, ce dont personne ne doute.

Nous atteignons le village sans incidents. Devant nous, la bataille est engagée ; les unités de la 34^e D. I. ont heurté l'ennemi, solidement organisé aux lisières des bois, protégé par de larges bandes de défenses accessoires, terriblement battues par ses mitrailleuses.
Héroïquement les vagues humaines essaient de submerger l'obstacle ou de le rompre.
Comme au champ de manœuvres, où elles évoluaient un mois auparavant, les colonnes par quatre se forment, larges taches mouvantes sur le fond doré des terres à moissons.
Elles s'arrêtent, se contractent, s'écrasent plus sombres en « carapace » sous la menace de l'obus fusant haut, puis reprennent leur marche, se disloquent, s'amincissent en cordons grêles, serpentins.
Et, à quelques centaines de mètres des lisières promises, tandis que s'amorce le tactac infernal des mitrailleuses innombrables, les lignes de tirailleurs instantanément formées, progressent en échelons, se déplaçant d'un bloc, avec une régularité impressionnante.
Un geste du chef trop visible, un des éléments de la ligne, ponctué, noir et mince s'élargit, bondit, s'arrête, s'amincit à nouveau, moins long, ayant laissé derrière lui quelques points sombres, immobiles...
Soudain c'est la ruée suprême, le flux qui vient se briser sur la digue, le reflux partiel, le flux encore... La digue résiste et le flot se fatigue...
Cependant les bataillons de réserve d'infanterie sont engagés ; la Compagnie reçoit l'ordre de se rattacher au 3^e bataillon du 88^e d'Infanterie ; les sections progressent déployées ; la bataille fait rage ; les 75 claquent furieusement et sans arrêt derrière nous, mais n'arrivent pas à couvrir le bruit de notre mousqueterie et surtout à interdire le crépitement des mitrailleuses qui nous attendent.
Quelques éléments désemparés ayant perdu leurs chefs, des blessés nombreux nous croisent geignants, sanglants, quelques uns horribles à voir.
Au-dessus de nos têtes fusent très haut des obus ennemis de faible calibre, mal réglés, dont les éclats, très fragmentés, chutent près de nous, sur nous, sans vitesse, avec un bruit de frelon anémié.
Un ordre. Le mouvement en avant est suspendu ; la Compagnie est chargée de soutenir l'artillerie de Corps, dont les canons tirent toujours.
La nuit tombe... il est tard, l'infanterie a beaucoup souffert, de très nombreux officiers sont tombés ; la troupe donne l'impression pénible du troupeau sans berger.
Le mouvement de repli est ordonné, qui prend bientôt, malgré tout, les apparences d'une retraite, très efficacement couverte par le 57^e Régiment d'Artillerie.
Sur la route de Muno, trop étroite, de nombreux convois refluent en désordre ; des colonnes triples d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, s'engagent imprudemment dans les défilés sous bois et s'arrêtent bientôt, embouteillées ; des traînards et des blessés qui supplient qu'on ne les abandonne point, se cramponnent en grappes aux voitures déjà surchargées, dont ils ralentissent la marche en même temps que celle du convoi.
La Compagnie qui n'a pas souffert matériellement est restée groupée ; elle « flanc-garde » la colonne et surveille plus particulièrement les bois de Florenville. Elle barre de défenses accessoires les routes dangereuses et les interdits, à l'occasion, par des feux de mitrailleuses.
Elle s'arrête quelques heures à Muno, y regroupe ses éléments détachés en « flanc-gardes », s'y approvisionne par réquisitions, en repart, et arrive le soir à Œuilly, où elle retrouve les tranchées qu'elle y avait amorcées, quelques jours auparavant. On aura ni le temps, ni les moyens de les occuper.
Nous cantonnons dans le village que les habitants évacuent à la hâte ; puis nous rejoignons, le 24, Villers, devant Mouzon.
La chaleur est excessive ; les convois sont beaucoup mieux ordonnés que la veille ; mais extrêmement alourdis par des éléments disparates, fuyant devant l'invasion qui commence.

Ce sont des carrioles ou de modestes voitures à bras, surchargées de linge, d'objets indispensables ou précieux et conduites ou tirées par des vieillards, des femmes ou des enfants en détresse...
Mouzon... Villers devant Mouzon, vers midi ; nous rencontrons la Compagnie 17/16 d'équipage de ponts formée en parc. Elle vient d'avoir une chaude alerte. Un avion ennemi, volant très bas, gêné seulement par une fusillade nourrie, plus bruyante qu'efficace, a lâché quelques bombes qui ont percuté, sans résultats fâcheux en plein champ, non loin d'un groupe de chevaux, dont quelques uns ont rompu leur licol.
Rapidement, en un couple d'heures, la Compagnie lance un pont de bateaux renforcé, sur la Meuse, à hauteur de la maison du passeur, à quelques mètres en amont de la cinquenelle du bac. Un dispositif de destruction pyrotechnique est réalisé, au fur et à mesure de l'avancement de l'ouvrage.
Les unités du C. A. se battent sur la rive droite, à l'est des Hauts de Meuse. A Carignan, la fusillade crépite, très nourrie. Vers Sedan, le canon tonne sans interruption.
Le pont de bateaux étant à peine suffisant pour livrer passage à la Division entière, dans les délais désirables, nous recevons l'ordre de le doubler d'un pont de circonstance, à établir en collaboration avec la Compagnie 17/4, à deux kilomètres en aval, sur le Canal et sur la Meuse, à hauteur de la maison de l'éclusier.
L'achèvement du nouvel ouvrage doit en outre nous permettre de récupérer plus facilement le matériel d'équipage du C. A., entièrement mis à l'eau.
Le travail demandé aux deux Compagnies est considérable ; il exige une quantité de bois équarris. Nous ne possédons que nos sapeurs, nos voitures techniques... et la faculté d'exploiter les maigres ressources locales.
La Compagnie 17/4 jette sur le canal les poutrelles d'un pont sans support intermédiaire. La Compagnie 17/3 entreprend la construction et la mise en place des 14 chevalets prévus pour la traversée de la rivière, basse, à fond inégal et solide, aux berges marécageuses.
Les peupliers séculaires, bordant le canal sont abattus ; les têtes seules en sont utilisées sur une longueur de quelques mètres.
Le travail n'avance pas, malgré les efforts des sapeurs qui se rendent compte de l'urgence et de l'importance de la tâche qu'ils doivent assurer. La nuit nous surprend en pleine activité ; nous continuons, sans obtenir cependant un rendement appréciable.
Vers minuit, sur ordre prescrivant en outre de détruire les aménagements déjà réalisés, nous arrêtons les chantiers ; la Compagnie se regroupe auprès du pont de bateaux établi la veille, largement utilisé déjà par la 34^{e} D. I. en retraite, qui doit avoir achevé son mouvement vers 3 heures, puis vers 4 heures 30, à la suite d'un retard imprévu.
A 8 heures, nous sommes sûrs qu'un bataillon du 88^{e} R. I., qui doit utiliser le pont, n'est pas encore passé. (Nous avons appris par la suite, beaucoup plus tard, qu'il avait emprunté les ponts de Mouzon.)
Ne pouvant obtenir de renseignements précis sur l'importance des effectifs restant encore sur la rive droite et ne voulant à aucun prix y abandonner des éléments, le capitaine prend la décision de conserver le pont le plus possible, au risque de se trouver dans l'obligation de faire jouer le dispositif de destruction pyrotechnique si les circonstances ne permettent pas ultérieurement le repliement de l'ouvrage.
Il est 9 heures 15. Nous avons successivement entendu sauter les ponts de Remilly et de Mouzon, et d'autres, encore plus éloignés.
Les convois de la 17/16, le Train de Combat et le Train régimentaire de la Compagnie se replient sur Raucourt. Le Gros suit à quelques minutes, laissant un détachement qui fait jouer, à 9 heures 30, le dispositif de destruction.

Divers éléments, en particulier la section **MARQUETOUT**, détachés depuis quelques jours, sur le Chiers, rejoignent la Compagnie qui, avec le 17/4, fait étape sur Tannay, où elle arrive le 23.

Le 27 août, une heureuse marche en avant nous conduit à la ferme de Flabas, où se trouve le Q. G. du C. A., que nous gardons ; le 28, nous participons à la bataille de Raucourt et nous établissons, sur les hauteurs à l'ouest de la ville, des retranchements que l'infanterie utilise.
Les premiers « gros noirs » déchirent l'air de leurs impressionnantes déflagrations. L'ennemi, escomptant l'effet moral, les emploie surtout le soir au moment du repli effectué sur ordre, avec l'intention de le transformer en retraite désordonnée.
L'effet de surprise est notable, le premier jour, mais très fortement atténué par la suite.
Le soir du 28, une indication imprécise aiguille la Compagnie sur Maire, où elle arrive au moment où les dernières unités d'infanterie abandonnent le village, par ordre. Elle suit le mouvement de repli, passe au Chesne, s'y arrête à peine, arrive à Voncq où elle cantonne pendant quelques heures de nuit et en repart le 29 de grand matin à destination de Quilly et Chardeny.
La bataille continue sans interruption ; la Compagnie creuse des retranchements.

Le 31, elle organise la ferme de Fontenille, au sud-ouest de Voncq, poursuit son travail au cours de la nuit, se dirige le 1^er septembre au matin sur le plateau de Mazagran, qu'elle aménage défensivement face au Nord.
Au cours de l'après-midi, le C. A. tout entier se replie vers le Sud ; la 33^e D. I., en colonne, fait route sur Sainte-Marie-à-Py ; la Compagnie se joint à la colonne de division. Celle-ci, à la tombée de la nuit, est attaquée, par surprise, à la mitrailleuse ; le convoi d'artillerie est surtout atteint ; des conducteurs sont blessés et désarçonnés ; les chevaux eux-mêmes sont touchés ; ils s'emportent et viennent jeter le trouble et la confusion dans la colonne à pied où déjà le fantassin, tiré brutalement de sa somnolence par le crépitement des mitrailleuses invisibles, est nerveux plus qu'il ne conviendrait.... Pendant quelques minutes c'est un beau désordre.
Cependant la colonne est reformée normalement, au fur et à mesure du passage de ses éléments à hauteur de la ferme de Médeah où, pour éviter tout nouvel incident, nous sommes placés jusqu'au petit matin en arrière garde fixe.
La Compagnie se remet en marche, passe à Suippes et cantonne le soir à La Cheppe, d'où elle repart le 3, de bonne heure, à destination de Saint-Germain-la-Ville. Elle s'arrête, en bivouac, et se dirige, à 22 heures, vers Loisy-sur-Marne, où elle arrive, après une étape extrêmement dure, le 4, à 9 heures 15. Elle s'embarque en chemin de fer et débarque le soir même, à 21 heures, prématurément, à Valentigny (Aube), où elle couche.
Plusieurs Compagnies du Génie sont rassemblées là et ont pour mission de réaliser, dans le minimum de temps, une organisation solide de la rive gauche de l'Aube.
La Compagnie fait étape, le 5, sur Aulnay, le 6, sur Mesnil-Lettre. Les reconnaissances de terrain sont effectuées à la hâte ; les hommes sont mis en chantier dès le 7 et creusent rapidement, en collaboration avec des auxiliaires du 36^e R. I. T., une ligne discontinue de retranchements, comprenant des abris légers, des éléments se flanquant judicieusement et de nombreux emplacements de mitrailleuses.
Les nouvelles sont attendues avec anxiété, des rumeurs inquiétantes sont colportées sous le manteau...
Mais il apparaît que le commandement a confiance et la troupe sent confusément que la partie décisive n'est pas encore jouée...Elle attend qu'on lui demande l'effort suprême qui fixera le sort de **la FRANCE**, au cours de la Grande Bataille à venir.

----o----

CHAPITRE III

Le 8 septembre, les travaux sont arrêtés et nous recevons l'ordre de nous porter en avant. Nous passons la nuit à Balignicourt, et arrivons le 9 au matin à la ferme de Montorlaur, où siège le Q. G. de la 33^{e} D. I., engagée à fond, en avant des Fermes des Grandes et Petites Perthes.
La Compagnie, mise dans la journée en réserve d'infanterie, creuse des tranchées, la nuit aux avant-postes. Les combats sont très durs ; la lassitude est grande, de part et d'autre.
Le Fantassin a un moral merveilleux ; malgré sa fatigue extrême, il s'accroche désespérément au terrain hâtivement organisé ; il ne faut plus en abandonner une parcelle.
Sous les violentes rafales d'artillerie, sous les feux nourris de mitrailleuses, il tient et il ne lui vient pas à l'esprit de reculer.
Il sait que la partie décisive se joue, que sont en jeu la vie de la FRANCE et l'honneur de la race. Toute faiblesse serait indigne... il n'en manifeste point.
Il exécute simplement et superbement le fameux ordre « SE FAIRE TUER SUR PLACE » et l'offrande sublime qu'il fait au Commandement et à la PATRIE, de toute son énergie et de son sang, assurera le Triomphe de nos drapeaux.

Le 10, l'ennemi faiblit à l'attaque ; le soir, des souffles de victoire planent sur nos troupes frémissantes et exténuées. Des incendies s'allument à l'horizon, qui éclairent, dit-on, la retraite allemande.
Les réserves disponibles sont massées très en avant ; l'ennemi ne réagit point.

Le 11, de grand matin, la Compagnie suit les régiments d'infanterie lancés à la poursuite de l'ennemi. Il n'est plus question de fatigue. Le moral est splendide. Enfin nous éprouvons la volupté de la Victoire.
Et aussi, le Boche fortifie en nous la haine qu'il nous a inspirée déjà, en nous offrant le lamentable et hideux spectacle d'atrocités commises uniquement pour le plaisir de faire le mal, mutilations suivies d'assassinats de non combattants et de prisonniers, viols, destructions et incendies systématiques... et d'autres ignominies pour lesquelles il est toujours possible d'arguer de nécessités d'ordre militaire, mais qui ne nous en écœurent pas moins, quand nous les constatons.
Le soir, la Compagnie campe dans les bois du Camp de Mailly, sous la pluie torrentielle. La poursuite continue le lendemain au petit matin ; nous traversons la Cense-des-Prés et arrivons, le 13, par une nuit noire, à Somme-Tourbe, presque entièrement brûlé, où seules, subsistent la mairie que l'ennemi vient de quitter, l'église et une ferme y attenant. Nous bivouaquons.
Nous reprenons notre marche le 14, à 6 heures, dans la direction de Vouziers ; nous traversons Saint-Jean-sur-Tourbe, Laval-sur-Tourbe, Vargemoulin ; les routes, détrempées et défoncées, sont

dans un état pitoyable.
Devant nous, la fusillade a repris ; les canons tonnent et les obus français sifflent sur nos têtes ; les avant-gardes progressent difficilement. L'ennemi réagit ; ses tirs d'artillerie augmentent visiblement d'intensité.
La Compagnie arrive à Minaucourt, en pleine bataille ; un obus boche bien placé, manque de faire sauter la voiture d'explosifs ; par précaution notre Train de Combat est mis à l'abri.
Les sapeurs commencent aussitôt l'organisation d'une position couvrant le village au Nord et au Nord-Ouest en renforcent les ponts sur la Tourbe, mis à mal par le tir ennemi et surtout par l'effet destructeur d'une circulation intensive de voitures à munitions lourdement chargées.
La Compagnie, placée ensuite en réserve d'infanterie, se découvre imprudemment, est prise à partie par une batterie de 77 et essuie ses premières pertes. Elle cantonne la nuit dans Minaucourt bombardé, fait mouvement le 15, à 3 heures, sur le Ravin Sud-est de la Cote 203, au Sud de Mesnil-les-Hurlus, où elle installe son bivouac, sous la pluie.
Divers mouvements, effectués en plein jour, sous le couvert illusoire des bois de sapins, motivent à plusieurs reprises le déclenchement du tir ennemi sur nos colonnes qui subissent quelques pertes.
Le 17, nous cantonnons à Laval-sur-Tourbe ; nous travaillons de nuit aux avant-postes, au creusement de tranchées et à l'installation d'abris légers au Nord et à l'Est d'Hurlus.
Les Compagnies du Génie du C. A. sont groupées le 18 et renforcées par deux compagnies d'auxiliaires, en vue de l'établissement de retranchements importants à hauteur de Mesnil-les-Hurlus. Le travail dure 4 séances de nuit et n'est pas poussé jusqu'à achèvement.

Le 21, la Compagnie fait mouvement sur Cabanne-et-Puits, où elle bivouaque.
Elle participe à partir du 22 à l'attaque, par la sape et par la mine de la Cote 200, position de première importance, où l'ennemi est déjà si fortement retranché qu'il est impossible de l'en déloger par les procédés ordinaires de la guerre de campagne.
Après un premier essai infructueux, tenté au cours de l'après-midi, et arrêté par un tir bien ajusté de 105 fusants, nous blessant 7 hommes, l'ouverture de la parallèle de départ est réalisée le 22 au soir.
Les travaux sont poursuivis sans pertes sensibles les 23, 24 et 25 septembre.
Le 26, les Allemands tentent une attaque générale, font quelques progrès sur le front de la 33^{e} D. I., prennent Hurlus, sont arrêtés par les batteries du 57^{e} R. A., tirant à bout portant et, pris de flanc par un vigoureux retour offensif, ramenés vivement, non sans pertes, à leurs positions de départ.
Dès le lendemain, l'ordre arrive d'établir une organisation défensive du secteur du C. A., comprenant une première ligne solide et des amorces de positions échelonnées en profondeur.
La Compagnie se porte à Vargemoulin, et reçoit la mission d'aménager le sous-secteur de la 65^{e} Brigade, entre Mesnil-les-Hurlus et la Ferme de Beauséjour.
On a l'impression que l'ennemi est fixé et que nous allons reprendre haleine sur un front d'attente.
C'est la guerre de tranchées qui commence.

Historique de la C^{ie} 17/3 du 2^{e} Régiment du Génie
société anonyme d'imprimerie André Herbelin – 1920
numérisation : P. Chagnoux - 2010

2ème PARTIE

---o---

LA GUERRE DE TRANCHÉES

---o---

CHAPITRE I.

L'hiver **1914** – **1915** sera très dur.....
Un front d'attente est hâtivement établi avec peu de moyens en personnel et en matériel, de septembre en décembre 1914 ; au cours du tracé de la première tranchée, effectué presque uniquement par les troupes de garde du secteur, la préoccupation dominante a été surtout de réunir, dans chaque compagnie les postes de sentinelles par un cheminement couvert, dans chaque bataillon de relier les organisations réalisées par les Compagnies... et de proche en proche, dans le minimum de temps, de barrer tout le secteur du C. A., d'une longue tranchée continue serpentant de préférence sous bois, où le travail de jour n'est pas trop onéreux, et où il est possible d'installer rapidement des défenses accessoires.
La Compagnie, perdue dans le sous-secteur de la 65^{e} Brigade, de 2 kilomètres de front, travaille de son mieux ; elle met en place les réseaux, aménage défensivement les tranchées de tir, établit des abris légers et des postes de commandement.
Les sapeurs travaillent toutes les nuits sans exception ; ils exploitent de leur mieux les ressources locales pour y trouver le matériel que la Compagnie de Parc ne peut recevoir de l'arrière... Ils mettent, pour leur part, largement à contribution, les bois de sapins, dont la disparition rapide émeut souvent les artilleurs, les troncs des arbres adultes donnent des rondins, les baliveaux des piquets, les petites branches du mauvais fascinage... Tout ce matériel est transporté en ligne, à dos d'homme, pendant des kilomètres sur des pistes boueuses.
Malgré les difficultés, un maigre résultat est obtenu... mais naissent des bruits d'attaque prochaine... Les retranchements, péniblement organisés, ne conviennent plus. Il faut pousser les lignes à bonne distance d'assaut des boqueteaux ou des lisières, qu'on aperçoit le jour, de nos petits postes, que l'ennemi occupe sans doute et où, en tout cas, il est possible de discerner des travaux de terrassement. Et la tâche recommence, plus ardue, menée par le sapeur, qui le plus souvent propose et réalise son tracé.
Les troupes d'infanterie occupent derrière nous les retranchements provisoires qui jalonnent après coup notre marche à l'ennemi.
Le fantassin tient la tranchée stoïquement, vingt-quatre heures par jour, les pieds dans l'eau, protégé contre la pluie par la toile de tente individuelle, contre le froid par la chape en peau de mouton, contre le bombardement... à peu près uniquement par la dispersion du tir ennemi mal réglé sur des objectifs déplacés chaque nuit. Tant pis si l'obus destiné à la tranchée fuse à bonne hauteur ou percute à point voulu... C'est la « casse fatale ».
Les hommes sales, hirsutes, crottés, déguenillés, les « poilus » restent admirables. Leur verve gouailleuse est plus forte que les éléments.

La Compagnie reste cantonnée à Vargemoulin, du 27 septembre au 14 octobre. Elle travaille en première ligne devant Mesnil-les-Hurlus, le bois de la Truie, la Ferme de Beauséjour.

Le 14 octobre, elle est mise provisoirement à la disposition de la 34^{e} D. I. ; réalise dans son nouveau sous-secteur quelques aménagements en première ligne, puis établit l'ossature d'une position 1 bis, tracée en avant des batteries, à hauteur de la Voie Romaine, entre la Cote 204 et Hurlus. Les travaux sont suspendus le 28 octobre.
Elle revient à Laval-sur-Tourbe. L'état sanitaire est médiocre : les sapeurs bénéficient d'un demi-repos, ils travaillent à l'aménagement du cantonnement de Laval, installent des bivouacs et dirigent l'instruction des néo-sapeurs de la C. P. 33 (Compagnies de pionniers de la 33^{e} D. I.) de formation récente. Vers cette date naissent les services divisionnaires du Génie.

De mi-novembre au 7 décembre, la Compagnie retrouve le secteur de la 65^{e} brigade où elle reprend ses travaux. Sans pertes appréciables, elle avance les lignes et fait dans quelques cas des rectifications de tracés qui s'inspirent du souci d'assurer de bons flanquements et de réduire, à capacité défensive égale, la densité d'occupation des premières tranchées.
Du 20 décembre 1914 au 31 mars 1915, le C. A. attaque sans répit sur le front de Champagne, entre le Bois Sabot et la Ferme de Beauséjour.
La 34^{e} D. I. opère à l'ouest, à hauteur de la cote 200 ; elle est au contact de l'ennemi et engagée dans une guerre de mine opiniâtre menée, du côté français, sous les ordres du Colonel commandant le Génie.
L'explosion de fourneaux, de plus en plus puissants constitue généralement, dans ce sous-secteur, le signal des attaques, extrêmement pénibles, meurtrières et peu fécondes en gains territoriaux.
La 33^{e} D. I. occupe un sous-secteur plus étendu ; devant son front, en particulier entre Perthes et le Saillant des Tranchées Brunes, les positions allemandes sont moins nettes qu'en face du sous-secteur de la 34^{e} D. I. Elles comprennent des postes avancés sous bois, au nord du Moulin de Perthes, d'Hurlus et du Mesnil, établis solidement en tranchées et protégés par des réseaux. En arrière seulement, à distance variable (200 à 1200 mètres) se précise chaque jour davantage la ligne principale de tranchées. Les premières attaques de la 33^{e} D. I. font seulement tomber les postes avancés. Elles sont coûteuses ; les mitrailleuses de flanquement, bien dissimulées, peuvent, malgré d'intenses préparations d'artillerie, faucher les vagues successives qui abordent difficilement l'objectif. Quelques résultats plus importants sont cependant enregistrés au Saillant des Tranchées Brunes et aux lisières sud du village de Perthes.
Durant cette période, les sapeurs de la Compagnie fournissent, dans le secteur de la 33^{e} D. I., un effort intensif et soutenu.
D'une part les sections du Génie participent aux attaques, de jour, avec les bataillons d'infanterie à la disposition desquels elles sont mises ; d'autre part elles assurent de nuit, dans des conditions extrêmement pénibles et très souvent meurtrières, la conquête du terrain par la pelle et par la pioche. Tantôt suivant le fantassin quand celui-ci, « parti à bonne distance d'assaut », a pu arracher à l'ennemi quelques éléments de tranchées, le sapeur organise les positions conquises, retourne les parapets, prépare en quelques heures les emplacements d'où les mitrailleuses briseront le retour offensif ennemi.
Tantôt le précédant quand l'artillerie est impuissante à détruire des réseaux peu visibles, il faut faire à la cisaille et à la tringle de pétard qu'il amorce, les brèches où s'engageront incontinent, les colonnes d'assaut. Il trace, la nuit, dans le « no man's land », au nez et à la barbe du Boche, aveugle et sourd, malgré ses fusées et ses postes d'écoutes, parallèles et boyaux, vivement creusés que

l'infanterie occupe au petit jour et sur lesquels, dès qu'elle s'aperçoit de leur existence, l'artillerie ennemie déverse rageusement les projectiles fusants et percutants de ses canons de tous calibres, heureusement mal réglés.
Cependant la distance qui sépare les tranchées allemandes et françaises diminue chaque jour. Bientôt, sur tout le front de la division et du C. A., notre première ligne est à bonne distance d'assaut de la ligne de résistance principale de l'ennemi.
Alors se généralise la guerre de tranchées, extrêmement dure. L'ennemi organisé solidement sur des positions déjà anciennes, possède des abris-cavernes et des abris blindés pour mitrailleuses qui résistent à nos obus de canons de campagne.
Notre 75, servi de remarquable façon, déverse des tonnes d'explosifs sur l'objectif à atteindre : retranchement à bouleverser ou réseau à détruire ; il tire souvent à la cadence impressionnante de 10 coups à la minute nonobstant les accidents... mais il arrive qu'au plus fort de la préparations courte et très vive, la mitrailleuse visée ou toute autre, insoupçonnée, faisant un ultime réglage, écrête de ses balles le parapet de notre tranchée de départ.
Les pertes sont lourdes des deux côtés. Les éléments de tranchées enlevées sont jonchés de morts. Les cadavres ennemis, rejetés sur le parapet, en constitue le lugubre revêtement qu'un peu de terre recouvre, ou bien enfouis pêle-mêle dans l'amorce d'un boyau à demi comblé qui conduit vers le Boche, ils forment le barrage qui arrêtera peut-être la contre-attaque menée par les boyaux.
Le sapeur travaille toujours. Avant l'attaque, il débarrasse le terrain des obstacles qui gêneraient l'assaut, et organise les parallèles de départ. Il participe à l'attaque, en même temps que le fantassin, saute dans l'élément conquis, le visite, le réfectionne, l'organise face à l'ennemi, le couvre de réseaux (combien de Réseaux Brun ont été ainsi consommés !), établit des barrages aux extrémités, les défend au besoin, ménage les plate-formes pour engins de tranchées, déblaie les entrées des abris et des postes de commandement.
Il est partout, de jour et de nuit, combattant t technicien, soldat et homme de peine, chef de chantier et manœuvre.
Il chemine, sans jamais s'égarer dans le dédale des boyaux et des tranchées ; il est renseigné ; il connaît tous les détails du secteur, les mauvais coins où tombent les « minen » et où « il ne faut pas s'attarder quand on n'a rien à y faire », les portions de boyaux enfilés par la mitrailleuse allemande, qu'il faut franchir au pas gymnastique, l'emplacement des P. C., le numéro des Compagnies d'occupation et bien souvent le nom des officiers d'infanterie.
A la nuit tombante, vers le chantier, d'un pas lourd, il monte, chargé comme un baudet, son fusil encombrant en bandoulière, baïonnette cliquetant, porteur de sacs à terre, de réseaux Brun, de crampons, de piquets, de planches quelquefois quand le « parc du Génie » a été généreux. Il croise les porteurs d'eau, de soupe ou de café, les agents de liaison, leur donne, condescendant, le renseignement qu'ils sollicitent, les toise, affectueusement méprisant, ironique et badin quand ils le prennent pour « autre cose » qu'un sapeur et revendique hautement sa qualité.
Il arrive à hauteur de la sentinelle, l'avise que le « Génie » va se trouver là, devant, sur le « bled » et qu'il y a lieu pour elle de ne pas faire de « bêtises », grimpe lestement sur le parapet, hisse derrière lui son matériel... puis déploie silencieusement son réseau à boudin, implante ses piquets et tend son barbelé, joue de la pelle et de la pioche, gourmandant à l'occasion, à voix basse, mais en termes bien sentis, un camarade, sapeur ou auxiliaire, ému, maladroit ou lent.
Au petit jour il se replie, sa tâche achevée. Il avertit négligemment la sentinelle qu'elle peut à nouveau tirer sans risques... Deux bonjours amicaux s'échangent, deux souhaits de bonne chance se croisent ; la sentinelle soudain loquace, après de longues heures de veille, pour engager conversation, constate en sourdine que le Génie n'a pas toujours le « filon » au cours des nuits qui

sont quelquefois agitées. Le sapeur, touché par l'hommage naïf du « bobosse » inconnu et ne voulant pas être en reste de politesse, dit, en quelques mots brefs, sans circonlocutions, son admiration pour la « biffe qui en fait beaucoup plus que la Sape. »
Effectivement, elle en « fait » l'infanterie. Elle attaque presque tous les jours, elle tue du Boche qui se défend en tuant du Français. Et quand, après de longs essais malheureux, elle ne peut plus espérer arracher la portion de crête où, autrefois, il y eut un bois, où il ne reste plus que des chicots informes au pied desquels gisent des cadavres, les corps de ceux des nôtres qui attaquèrent sans succès les jours précédents, les corps des Boches qui en vain se ruèrent sur nos lignes..., le Génie reçoit l'ordre d'attaquer à la mine.

II

Au cours de cette longue période, la Compagnie a presque toujours été rattachée à la 33^e D. I.

Le 20 décembre, elle se rend de Laval à Hurlus... C'est l'Attaque ; nous partons avec l'espoir de « dîner à Tahure » ; le T. C. et le T. R. sont prêts à nous suivre, sur un signal.
A 8 heures, l'heure H, l'infanterie s'élance à midi, l'échec est déjà caractérisé ; la Compagnie travaille la nuit à la réfection des positions françaises.
Le 22, le premier peloton est mis à la disposition du 20^e R. I. pour une nouvelle attaque ; quelques heures avant l'assaut, la Compagnie est regroupée et chargée de travaux dans le sous-secteur de la 65^e Brigade.

Le 30, elle rejoint Hurlus ; derrière le 9^e R. I., devant le 7^e R. I., elle donne l'assaut aux Tranchées Brunes et aux Tranchées Blanches. Quelques tués, quelques blessés, quelques citations.
Du 1^er au 20 janvier, nous avançons les lignes ; du 20 janvier au 8 février, nous attaquons, à la sape puis à la mine, les saillants ennemis, qui abritent des canons et des mitrailleuses sous coupoles.
Nous sommes cantonnés à Hurlus, du 30 décembre au 12 février, en position d'alerte, à 1500 mètres à peine de l'ennemi. Les hommes occupent l'unique grange à demi-détruite où sont entassées avec la Compagnie 17/3, les Compagnies 17/1 et 17/1 bis — l'ancienne C. P. 33. — Quelques rares caves sont découvertes, les entrées en sont déblayées et les heureux chercheurs s'installent, à l'abri de la pluie et des obus de moyen calibre.
Le cantonnement reste cependant très médiocre ; la nuit, les balles perdues y sifflent nombreuses, à hauteur dangereuse, et font des victimes, dont quelques unes sont atteintes pendant leur sommeil, ou dans l'accomplissement des moins nobles fonctions hygiéniques. Dans la dernière quinzaine de notre séjour à Hurlus, nous sommes soumis à de véritables tirs d'efficacité, de jour et de nuit, et surtout à nos heures de rassemblement, de ravitaillement et de repas. Observation vigilante de « drachens »ennemis ou révélation de prisonniers français ? Mystère...
Nous éprouvons des pertes très sensibles, au moins aussi élevées au cantonnement qu'aux chantiers. Les hommes sont las et très énervés.
Nous recevons de la division l'ordre de nous porter à Cabanne-et-Puits, où nous jouissons enfin d'une sécurité relative, à nos heures de repos, et aussi de cantonnement sous bois qui, médiocres au début, sont rapidement et convenablement aménagés.
Le déplacement de la Compagnie a été effectué entre deux attaques. Celle du 12 février, au dernier moment remise à cause du mauvais temps empêchant tout réglage d'artillerie ; celle du 16 février,

menée pendant 5 jours sans interruption.
Sur le front de la 66^e Brigade, les sections marchent avec les bataillons d'infanterie qui, se relevant après usure, attaquant successivement, avec le minimum d'interruption, les positions allemandes entre les lisières Sud de Perthes et les « entonnoirs » de la Cote 200.
La première tranchée allemande, sur un front de plus de deux kilomètres, est enlevée sans trop de pertes. Notre progression continue péniblement, soit à découvert, soit par les boyaux et atteint en certains points une profondeur de 800 mètres. La 34^e D. I. est en liaison avec nous à l'ouest et progresse de façon satisfaisante.
Au moment de la réaction ennemie sur les positions nouvellement conquises, nous avons de lourdes pertes, occasionnées surtout par les 105 explosifs fusants qui éclatent sur les tranchées mêmes et à quelques mètres de hauteur ; lors d'un retour offensif mené par une compagnie allemande, la 3^e section, découverte par l'infanterie est surprise et capturée avant d'avoir pu esquisser une défense. Le lieutenant, commandant provisoirement la Compagnie, et un sapeur, réussissent à s'évader et rejoignent nos lignes au pas de course et non sans mal. D'autres retours offensifs ennemis sont brisés par nos feux d'artillerie ; à signaler l'effet prodigieux de deux obus de 75, explosant juste au-dessus d'une colonne de contre-attaque d'environ 60 Allemands, dont plus de la moitié sont tués ou blessés et les autres dispersés par la plus « amusante » des paniques.

Le 21 février, la Compagnie, très réduite, rentre au cantonnement ; les sapeurs sont fatigués et déprimés ; il leur est accordé deux jours de repos.

Du 23 février au 20 mars, nous participons aux attaques journalières, menées sur le front **Cote** 200, Perthes. Les deux pelotons de la Compagnie marchent tour à tour, mis à la disposition des bataillons d'infanterie de la 33^e D. I., puis des Régiments du 1^er C. A. et du 4^e C. A., qui se relèvent entre eux régulièrement.
C'est la période la plus dure de la campagne ; la Compagnie subit journellement des pertes lourdes, compte-tenu de la réduction excessive des effectifs combattants, et impressionnantes par leur régularité. L'état sanitaire est médiocre, les évacuations nombreuses. Le moral reste assez bon cependant, mais il est visible que la Compagnie a d'urgence besoin de repos.
Elle bénéficie d'abord d'une demi-détente du 20 au 31 mars ; durant cette période, elle attaque à la mine « le Bois 3 » et « le Bois 4 », situés à 1 kilomètre environ au nord de Perthes, de part et d'autre du chemin qui conduit au Trou Bricot.
La relève arrive fort à propos. Le 2 avril, les Compagnies du Génie du 16^e C. A. prennent nos chantiers et le 3, sans regret, les sapeurs abandonnent les tranchées et les cantonnements de la Champagne Pouilleuse, où au cours de l'hiver 1914 – 1915, ils ont souffert du fait du Boche, du froid, de la pluie, de la boue, du travail, comme ils ne souffriront plus jamais, heureusement, au cours de la guerre.
Le 3 avril, nous sommes à Saint-Mard-sur-Auve ; pour la première fois depuis 7 mois, nous voyons un « civil » ; nous passons le 4 à la Ferme du Bouet, le 5 à Aubercy ; le 6 à Mondrecourt, où nous stationnons jusqu'au 15 ; nous y recevons un renfort de 99 hommes. La Compagnie fait étape sur Rumont le 16, et en repart le 22, après s'être livrée à quelques exercices de pontage.
Le jour même, elle s'embarque en chemin de fer à Longeville-près-Bar, à destination d'Ailly-sur-Noye, où elle arrive le 23, à 9 h. Des camions la conduisent, le soir, à Harbonnières, où elle cantonne.

Du 23 au 27, elle travaille en ligne, devant Lihons et connaît deux nouveaux cantonnements,

Rosières et Vauvillers.
Elle embarque à Ailly, le soir du 28, après avoir couvert à pied l'étape très dure Vauvillers – Ailly, arrive à Saint-Paul (Artois) le 29, couche à Saint-Martin, cantonne le 30 avril et le 1er mai à Beaufort-Blavincourt et s'installe le 2 à Anzin-Saint-Aubin, près Arras.
Elle séjournera dix mois en Artois, de mai 1915 à mars 1916.

----o----

CHAPITRE II

La Compagnie, qui rapporte de Champagne une impression pénible, apprécie vivement le secteur d'Artois.
L'infanterie trouve en ligne une organisation établie paisiblement au cours de mois d'hiver relativement calmes ; des tranchées aménagées exemptes de boue et pourvues d'abris confortablement meublés, à l'épreuve des obus de moyen calibre ; des réseaux épais et puissants qui permettent l'espacement des sentinelles et la réduction du service de garde.
Les arrières du secteur sont riants et fertiles ; Arras, à douze cents mètres des lignes, abrite dans ses maisons et éventuellement dans ses caves, deux milliers d'habitants des deux sexes, et des approvisionnements importants. La circulation de jour y est strictement réglementée ; et l'artillerie ennemie reste silencieuse, ses observateurs ne relevant dans la ville aucune trace d'activité.
Sur tout le front, et parfois très près des lignes, des villages non bombardés abritent de nombreux éléments civils qui vivent de culture, de commerce et ne sont pas encore imprégnés d'une mentalité de mercantis sans scrupules.
Mais l'enchantement ne dure pas. Le secteur purement défensif jusqu'à notre arrivée est transformé sans retard en secteur offensif.
Le Boche accuse nettement réception des coups de boutoir que nous donnons le 9 mai, le 16 juin, le 25 septembre.
Il réagit violemment sur les lignes et sur les arrières, et compromet tout à fait par des tirs d'artillerie de tous calibres l'agrément du secteur, qui ne redevient plus jamais ce que nous l'avons connu aux premiers jours de l'occupation.
Durant la période mai – septembre, dans l'intervalle des attaques, au cours desquelles nous sommes rattachés le plus souvent à l'artillerie d'accompagnement, avec mission de lui faciliter le « bond en avant », éventuellement la Compagnie coopère à l'équipement offensif des fronts d'attaque.
En collaboration avec les Compagnies divisionnaires, elle avance nos lignes, tantôt travaillant en sape [(1)]. Elle aménage les parallèles de départ, crée des « matrices » [(2)], abris à l'épreuve des éclats où sont massées les réserves qui doivent nourrir l'attaque, et des « vomitoires » [(3)], larges débouchés vers la campagne et l'ennemi, par où se précipitent les dites réserves.

En juillet, la Compagnie, directement aux ordres du Génie du C. A., commence à être employée à des travaux d'ensemble.
Laissant aux unités d'infanterie, sous le contrôle technique des compagnies divisionnaires, le soin d'aménager offensivement ou défensivement les premières lignes, les Compagnies de Corps

(1) *Aujourd'hui, travail en ligne, « travail par le bout ». la vieille expression subsiste encore.*
(2) *Expressions particulières au C. A.*
(3) *Particulier au C. A.*

réalisent ou essaient de réaliser ce qui, dans la première position, sera appelé plus tard la ligne des réduits, ou, quelquefois, improprement, la ligne de couverture d'artillerie.
Puis, l'organisation de la 1re position est laissée entièrement à la charge des compagnies divisionnaires ; et les Compagnies de Corps, en particulier la Compagnie 17/3 sont employées à la création de lignes de défenses successives.
C'est d'abord la ligne 1 bis, tracée à 3 ou 4 kilomètres en arrière de la première ligne, et qui comprend essentiellement deux retranchements parallèles, la tranchée de tir, sur la pente, la tranchée de doublement, à contre-pente.
C'est ensuite la deuxième position, dont le tracé est conçu et réalisé suivant des principes énoncés et appliqués dès juillet 1915, codifiés par l'instruction du G. Q. G. du 9 septembre 1915. Ils ne varieront guère, dans leur essence, au cours de la campagne, quelques dénominations seront changées, les tranchées deviendront des parallèles, les ouvrages de section une réunion de trous d'obus aménagés pour G. C. (4), les boyaux des « sapes », pour lesquelles on demandera l'invisibilité théorique... correspondant au minimum de visibilité pratique.
Dès 1915, il est recommandé d'établir les positions à contre-pente, mais cependant assez près de la crête pour y interdire l'installation d'observatoires ennemis, et d'en constituer l'ossature par 3 lignes plus ou moins continues, plus ou moins doublées, suivant l'importance des moyens disponibles (moyens en personnel évalués en hommes-heures, disponibilités en matériel). Ce sont, la ligne de tir, couverte généralement par des petits postes, la ligne de soutien, la ligne des réduits. L'abri-caverne et l'abri bétonné pour mitrailleuses sont préconisés. Il manque encore l'expérience du camouflage général de la position, qui ne sera acquise que beaucoup plus tard.
Cependant, après septembre 1915, tandis que le sapeur s'occupe d'organisations défensives, la guerre de mine se rallume sur le front du C. A., en particulier entre Roclincourt et la Scarpe.
A son arrivée dans le secteur, le Génie du C. A. avait pris à son compte une guerre de mines très dure, engagée par le 10e C. A., dans la région de la route de Lille. Nos prédécesseurs avaient enregistré beaucoup d'explosions de fourneaux, une très grande consommation de cheddite, pour des résultats peu appréciables, en égard aux effectifs employés.
La lutte était menée sur deux plans, l'un à fleur de terre (2 – 3 mètres), l'autre plus profond, à 20 mètres environ, où des spécialistes mineurs préparaient discrètement d'importants fourneaux, sous la protection de leurs bruyants camarades de l'étage supérieur.

Le 9 mai, les gros fourneaux jouent, dès le début de l'attaque, sans la favoriser.
Puis comme les lignes ont été avancées, comme le commandement n'escompte sans doute pas un résultat prompt et décisif de la guerre de mines, comme le secteur est devenu d'attaque, et qu'il y a « autre chose à faire », l'activité du mineur s'endort, de part et d'autre du « no man's land ».
Par précaution, cependant, il est conservé des postes d'écoutes souterrains, d'abord nombreux, qui à la longue, se raréfient et s'espacent de plus en plus...
Or, après les attaques de septembre, le calme relatif renaît. Les premières parallèles, jusqu'ici uniquement équipées pour l'offensive, sont aménagées défensivement aux approches de l'hiver ; l'abri-caverne est particulièrement recommandé ; sapeurs et fantassins se mettent à la tâche
, et piochent avec ardeur le calcaire compact et sonore de l'Artois.
Mais l'ennemi, à faible distance, possède déjà des abris souterrains, protégés, peut-être contre toute incursion du mineur français par des antennes d'écoute. L'écouteur, habitué à une douce quiétude, fut-il soudain affolé par le vacarme qu'il entendit alors et provoqua-t-il du côté allemand, une

(4) *Groupes de Combat.*

réplique de mineur offensif à ce qui fut du côté français uniquement un geste de sapeur et de fantassin pacifiques ? … Nul ne le sut jamais chez nous. Toujours est-il, qu'en décembre, le Boche était entendu partout sous nos premières lignes et qu'il convenait de modérer d'urgence son zèle intempestif.
Dès janvier, des mesures sont prises.
Le Sapeur appelle les Compagnies de Corps à la contre-mine. Le Fantassin lâche des zones de terrain irrémédiablement compromises et sans intérêt pour lui. Comme le geste du sapeur est plus prompt que celui du fantassin, il arrive que des galeries déjà minées, de plusieurs dizaines de mètres de longueur, ont leurs entrées en avant du petit poste français, bien qu'ayant été ouvertes à l'origine, en arrière de la tranchée de résistance.
Le sapeur travaille sur le volcan, et n'a même pas la satisfaction de défendre le fantassin qui a déjà lui-même assuré sa protection par un recul tout à fait sage et parfaitement justifié.
Les Anglais qui nous relèvent au début de mars 1916, laissèrent, croyons-nous, dépérir la guerre de mines, dans la plus grande partie de l'ancien secteur du C. A.

II

La Compagnie, installée le 2 mai, à Anzin-Saint-Aubin, participe dès le 3, à un travail d'ensemble exécuté sous les ordres du colonel commandant le Génie, par toutes les Compagnies du Génie du C. A.
L'opération est menée vivement. Sur un front de 1200 mètres environ, les lignes françaises sont poussées jusqu'à bonne distance d'assaut, au cours d'une nuit de tempête, durant laquelle la pluie et le vent font rage ; les mises en chantier sont laborieuses, les liaisons des différentes compagnies difficiles, mais le résultat est atteint et, au petit jour, un demi millier de sapeurs rentrent au cantonnement sans avoir été inquiétés le moins du monde.
Le 5, nous relevons les unités du Génie du 10^e^ C. A., employées aux mines sans le sous-secteur de la route de Lille.
Le 9, c'est l'attaque générale des positions allemandes. L'explosion de nombreux fourneaux sur tout le front de l'armée, donne le signal de l'assaut. Sur le front du C. A., les pertes sont lourdes et les résultats du premier jour, insignifiants, ne sont pas améliorés de sensible façon les jours suivants.
Au Nord, le 20^e^ et le 32^e^ Corps enregistrent des succès localisés qui ne peuvent être exploités utilement.
A partir du 20 mai, le secteur du C. A., considéré provisoirement comme défensif, est étendu en conséquence. La Compagnie hérite du Génie du 10^e^ C. A., le service d'écoutes et de mines entre Roclincourt et Achicourt, quitte Anzin et s'installe à Arras, rue Beaudimont, dans les locaux du Petit Séminaire.
Au début de juin, le service des mines est réduit. Le 1^er^ peloton est occupé de part et d'autre de la route de Bailleul, à la préparation et à l'équipement offensif des positions de départ. L'ennemi réagit très violemment ; au cours des travaux de terrassement effectués, soit à découvert, soit pied à pied, nous éprouvons des pertes sensibles. En particulier le 1^er^ juin, la 1^re^ section, à l'effectif de 17 hommes, surprise par un tir de 105, compte en quelques minutes, 13 blessés, dont l'officier chef de section. Les 4 travailleurs indemnes continuent leur tâche jusqu'à l'heure de la relève.

Le 16 juin, une nouvelle attaque est déclenchée, comparable à celle du 9 mai. La Compagnie,

rattachée au groupe d'artillerie d'accompagnement, ne participe pas effectivement à l'action.
L'ennemi répond par un bombardement extrêmement violent des arrières du secteur ; le 24, il dirige un tir de 380 et de 420, sur le Petit Séminaire, et nous en chasse ; nous cantonnons le soir à la Citadelle.
Le 25 juin, Arras reçoit environ 25.000 obus de tous calibres ; la Citadelle est particulièrement visée ; de nombreux 420 l'atteignent et causent des dégâts matériels considérables : le magasin, dépôt des grenades du C. A., saute, le bâtiment central faisant face à l'entrée de la Citadelle, est littéralement tronçonné des combles aux caves par l'explosion d'un 420 ; la brèche énorme, a 10 mètres de largeur à la partie supérieure et plusieurs mètres au ras du sol ; des entonnoirs impressionnants trouent la cour d'honneur.
Les pertes en personnel sont exceptionnellement légères.
Le lendemain, la Compagnie rejoint Dainville et y cantonne ; elle y jouit d'une sécurité relative jusqu'en janvier 1916.
Vers le 1er juillet, elle s'occupe du service des mines, de plus en plus allégé, et de l'organisation de la ligne des réduits ; en outre la 3^{e} Section assure le fonctionnement du dépôt de matériel du Génie du C. A., installé à Dainville et la fabrication des grenades.
De nombreux auxiliaires d'infanterie territoriale lui sont adjoints.
Les premières permissions de détente sont accordées vers cette date, événement commenté très favorablement par tous.
Les travaux se poursuivent sans changement jusqu'au 23 août.
A ce moment, la Compagnie travaille surtout à l'organisation de la ligne 1 bis, d'après un programme d'ensemble bien établi ; elle obtient des résultats marquants.
Lors de l'attaque générale du 25 septembre, le 1er peloton rejoint Roclincourt pour être mis à la disposition du groupe d'artillerie d'accompagnement du 23^{e} R. A. Le 2^{e} peloton incomplet occupe la ligne 1 bis ; une partie de la 4^{e} Section fait jouer des dispositifs de mines devant Beaurains. Après l'attaque, la Compagnie est regroupée à Dainville et reprend ses chantiers. La 2^{e} Section est provisoirement détachée aux travaux d'aménagement de première ligne entre la route de Bailleul et la Scarpe.

Le 9 octobre, six escouades du 1er peloton vont cantonner à Beaumetz et s'occupent de la deuxième position, entre Dainville-Station et Berles-au-Bois. Six autres escouades prolongent, vers le nord, la position jusqu'à la route de Saint-Pol.

Le **9 novembre**, les éléments du Sud rejoignent la portion principale, à Dainville ; les travaux continuent exclusivement sur les chantiers du nord.
A noter le 19 janvier, un bombardement intense du cantonnement. Des hommes sont tués ou blessés ; quelques gradés et sapeurs courageux obtiennent des citations.

Vers le 15 février, la Compagnie est presque entièrement engagée dans la guerre de mines entre Roclincourt et la route de Bailleul. Couverte par les Compagnies divisionnaires qui mène la lutte pied à pied, elle amorce, très en arrière, un système défensif puissant et profond.
Le 3 mars, le C. A. est relevé par les troupes britanniques ; le mineur anglais prend possession de nos chantiers.
La Compagnie quitte Dainville le 4, cantonne à Etrée-Wamin, puis à Hesdin, où elle s'embarque en chemin de fer à destination de Marron.
Du 7 au 12, elle stationne à Pont-Saint-Vincent, passe à Pulligny et arrive, le 15, à Champenoux.

Elle séjournera environ un mois dans la région lorraine.

CHAPITRE III

C'est la période aigüe des attaques de Verdun. L'ennemi met en jeu des moyens formidables et obtient d'incontestables résultats.
Pour parer à une éventualité menaçante, le commandement fait renforcer la défense de Nancy. Il existe, à l'est de la ville et à quelques kilomètres en arrière de la première position établie sur la rive gauche de la Loutre-Noire et de la Seille, une deuxième position dont le tracé, à pente, apparaît un peu linéaire. Le Génie du C. A. reçoit l'ordre de greffer en arrière des travaux existants, une organisation solide et profonde à contre-pente, à réaliser progressivement et rapidement.
C'est une tâche extrêmement importante ; le front à couvrir, de l'Étang du Brin au Sud de la Ferme de Serres, offrant un développement d'environ 25 kilomètres.
Au début sont employées toutes les Compagnies du Génie du C. A., encadrant les effectifs disponibles de la 33^{e} et de la 34^{e} D. I., en réserve. Puis successivement la 34^{e} et la 33^{e} D. I. partent à Verdun ; seules demeurent les Compagnies de Corps, 17/3 et 17/4, auxquelles sont adjoints, comme auxiliaires, des bataillons territoriaux.
De nombreux travaux sont exécutés, un peu hâtifs, un peu épars d'abord, puis rattachés en un ensemble homogène.
La Compagnie organise le front Bois-de-Mazerulles, Erbevilliers. Elle implante de nombreux réseaux, creuse parallèles et boyaux, dans un terrain très défavorable, présentant des assises successives de roches dures et d'argile mouvante, commence des abris-cavernes et des abris de mitrailleuses.
Le matériel nécessaire nous est abondamment fourni par les dépôts du C. A. ; les transports donnent entière satisfaction. La voie de 0,60 progresse derrière nous et supplée à l'insuffisance des camions automobiles, que nous ne réclamons pas en plus grand nombre, parce que nous savons qu'ils rendent d'immenses services à Verdun.

Le 23 avril, quand nous quittons le secteur, nous laissons une organisation d'ensemble, inachevée sans doute, mais qui possède cependant une valeur défensive appréciable.
La Compagnie cantonne le soir, à Fléville, s'embarque en chemin de fer à Ludre, à destination de Vitry-la-Ville, stationne à Cheppy le 26, et arrive le 27 avril au ravin du Marson, près de la ferme de Beauséjour, où elle s'installe à demeure.

CHAPITRE IV

I

C'est encore la Champagne Pouilleuse que nous connaissons trop bien, hélas !
Le retour est pénible, le secteur toujours aussi désagréable ; mauvais à l'avant, calamiteux à l'arrière... Minaucourt, Vargemoulin, Laval, démolis et déserts depuis 1914, n'offrent aucune

ressource ; Châlons est pour nous inaccessible.
Nous sommes condamnés à vivre trois mois d'une vie déprimante et un peu animale, exempte de distractions et de périodes de détente.
Nous allons connaître uniquement la mine, la tranchée, le boyau, l'abri, le travail quotidien pénible et dangereux et ignorer les dimanches.
La Compagnie s'occupe exclusivement de mines, sur un front de plusieurs kilomètres, entre la « Courtine » et la Ferme de maisons de Champagne, et en particulier au sud de la fameuse Butte-du-Mesnil.
La Butte que l'ennemi possède depuis 1914, défendue par un système complet de tranchées et de réseaux, « contre-minée » par surcroit, est difficilement abordable ; le fantassin et le mineur l'ont attaquée avec obstination, sans résultats appréciables.
A notre arrivée, nous trouvons un quarteron d'amorces en galerie, éparpillées dans tout le secteur, denses surtout autour de la « pointe du filet. » [(1)]
Ce sont dans la plupart des cas des antennes défensives, quasi superficielles amorcées en faible section, grand rameau, le plus souvent, sur quelques dizaines de mètres de longueur ; au fond de chacune d'elles, l'écouteur français guette pendant des heures entières un bruit insolite. Le mineur, offensif quelquefois, arrachant quelques blocs à la pioche à manche court, ou même à la baïonnette, avance de quelques décimètres, péniblement d'ailleurs, car l'évacuation des déblais par sacs à terre est extrêmement laborieuse.
Les débouchés à l'air libre, protégés par une sentinelle double, détachée elle-même en avant de son petit poste, et parfaitement visibles sur les photographies d'avions, sont naturellement connus de l'ennemi qui les « arrose » copieusement de grenades et de « minens ». Il les visite quelquefois, au cours de coup de main, sans jamais oser cependant s'aventurer dans le trou sombre, où le sapeur, détaché des chises « superficielles », médite « profondément », prisonnier inconscient, que la contre-attaque délivre, quand elle se produit avant la relève du personnel d'écoute.
Quelquefois quand l'écouteur cède la place au mineur offensif, heureux d'étouffer, par une explosion, des bruits suspects et proches, l'ennemi réagit et répond généralement du tac au tac... Après l'ensevelissement probable de mineurs boches, l'ensevelissement de quelques mineurs français...
Pendant une période d'un mois, c'est la lutte indécise ; l'échange de camouflets, dangereux pour le personnel, au moment où ils jouent et après, à cause des dégagements permanents de gaz toxiques dans les galeries atteintes, mais au fond sans efficacité matérielle.
A ce moment, le Génie du C. A. prend les travaux à son compte, une grande idée directrice se fait jour.
La Butte-du-Mesnil, véritable fort, à grande capacité défensive, obtenue à l'aide de milliers de journées de travailleurs et au prix d'une dépense considérable de matériel, est directement prise à partie.
Une galerie gigantesque de plus de 700 mètres de longueur, d'une section de 2 mètres sur 1 m.30, s'enfonçant profondément dans la craie de Champagne, doit permettre de charger et de faire jouer sous les points vulnérables de la Butte, soigneusement déterminés, de nombreux fourneaux dont le plus important doit engloutir un demi-millier de tonnes de cheddite, enfouies à 70 mètres de profondeur.
L'idée est tenue secrète. Pour les nombreux profanes il s'agit des travaux de la « Grande Maison ». Qu'y fait-on ? Les initiés seuls le savent et une zone neutralisée autour des débouchés à l'air libre

(1) *Pointe extrême, vers nos lignes, des positions allemandes défendant la Butte.*

interdit à quiconque de se rendre compte de visu.
Pourtant une véritable usine est installée tout près des lignes, qui comprend un groupe compresseur, des groupes électrogènes, des ventilateurs, un matériel important de voie étroite, exploitée par traction animale. Les travaux vont bon train.
La Compagnie, dépouillée de ses meilleurs éléments techniques, continue la guerre « à la petite semaine » dans les rameaux. Sa mission est d'occuper l'adversaire ; nos mineurs doivent, à la pelle et à la pioche, causer assez de bruit pour permettre au marteau perforateur, rapide mais bruyant, qui travaille sous eux et en arrière encore, de franchir la passe dangereuse des premières lignes ennemies sans être éventé par l'écouteur boche, terriblement vigilant.
La « Grande Maison » qui, dans l'intervalle, a détaché une « Succursale » au percement de la colline comprise entre la vallée du Marson et le ravin du Fer-de-Ham, fonctionne à plein rendement quand la Compagnie quitte le secteur le 24 juillet.
La Compagnie arrive au Ravin du Marson, le 27 avril, en pleine nuit, le mouvement lui ayant été interdit de jour et stationne dans les cantonnements de B 16 [(1)] installés à la hauteur de ligne d'artillerie, insuffisants, inconfortables, vulnérables et régulièrement en butte aux tirs de contre-batterie. Le secteur est très agité. Les lignes sont soumises, sans interruption, au bombardement des grosses pièces, des pièces de campagne, des lance-mines et des engins à grenades. Les tranchées de tir et les boyaux principaux aux noms évocateurs [(2)], quotidiennement démolis, sont toujours en très mauvais état, malgré les travaux de réfection, menés avec opiniâtreté par les occupants ; les carrefours et les entrées de galeries sont particulièrement visés.
En ligne et au cantonnement, nous enregistrons régulièrement des pertes : blessures par obus et surtout par grenades ou « minens », intoxications graves.

Le 15 mai, l'ennemi fait jouer un camouflet et déclenche aussitôt après un coup de main important ; il envahit nos lignes et nous capture quelques auxiliaires d'infanterie territoriale ; il est refoulé rapidement par la contre-attaque.

Vers la mi-juin, le secteur se calme légèrement ; la « Grande Maison » commence ses premiers travaux préparatoires. La Compagnie observe une attitude strictement défensive et profite d'un répit de quelques semaines pour organiser un système d'écoute économique et rationnel.
Pour la surveillance, il est fait un large usage du géophone et surtout du stéthoscope à piles. Des stations d'écoutes, à récepteurs téléphoniques, sont montées, qui permettent à un seul écouteur de suivre à distance et quasi simultanément grâce à des interrupteurs à directions multiples, les manifestations d'activité de l'ennemi, devant plusieurs antennes d'un même groupe. Les antennes signalées comme suspectes et seulement celles-là sont visitées par des écouteurs spécialisés, en nombre limité, qui déterminent la nature des travaux de l'ennemi et la distance qui sépare ses chantiers de nos têtes de galerie.
De cette façon est obtenue sans fatigue une surveillance active, soutenue avec intérêt par le sapeur qui ne perd aucune occasion d'exercer sa perspicacité.
Une école d'écoutes, établie près du cantonnement, forme et exerce des écouteurs d'élite. Le cercle d'écoute préconisé par les instructions officielles, est abandonné à l'usage ; on lui reproche justement de situer le frappeur et l'écouteur dans des conditions tout à fait différentes de celles qu'ils

(1) *A hauteur de **la borne 16**, sur la **route de Somme-Suippes à Massiges**.*
(2) ***Boyaux des Morts**, **Tranchée des « Cadavres »**, **Tranchée des Zouaves** (tués en **septembre 1915** et dont les cadavres sont encore apparents.)*

rencontrent en réalité. Il est remplacé par un double système, entièrement souterrain [3] : une galerie de frappe et une galerie d'écoute, isolées, à tracé convenablement étudié et pourvues chacune d'antennes.
En principe, l'écouteur chargé de rechercher le point de frappe, à l'oreille ou le géophone, choisit à son gré trois stations d'écoute, sur chacune d'elle fait une série de 5 « visées auditives » et consigne sur un carnet individuel, les indications données par l'aiguille aimantée d'une boussole spéciale. Les directions moyennes sont reportées graphiquement sur le plan d'étude, où apparaît le « triangle d'erreur ».
Quelques écouteurs obtiennent des résultats remarquables et arrivent pour les distances habituelles de 30 ou 40 mètres, à déterminer régulièrement, dans le calcaire compact de Champagne, les points de frappe avec moins d'un mètre d'erreur en direction et en portée.

Le 24 juillet, la Compagnie, relevée par la 17/52, se dirige sur Saint-Jean-sur-Tourbe, y campe le 25, s'arrête à Cuperly et arrive le 27 à Mourmelon-le-Petit.
Elle s'installe au bivouac 2 bis, à proximité du village et en bordure de la route des 2 Pyramides.
Elle connaîtra, jusqu'en juillet 1917, le secteur des Monts, se rattachant un peu à la Champagne Pouilleuse, mais surtout à la Champagne Rémoise ; zone de transition, bien aménagée à l'avant, bien organisée à l'arrière, semée de villages et de bourgs, peu bombardée, habitée par une population agréable, dont les tendances mercantiles, à peine affirmées d'ailleurs, seraient combattues éventuellement par les coopératives militaires, nombreuses et achalandées.

CHAPITRE V

A la suite des affaires de Verdun, il semble que les C. A. aient cessé d'être considérés comme des unités constituées devant se déplacer au complet. Une double tendance est notée : d'une part, employer les D. I. isolément ; d'autre part, maintenir les Q. G. et les E. N. E. de C. A. dans un même secteur dont la défense et l'organisation peuvent ainsi être assurées avec toute l'unité désirable de conception, de direction et d'exécution.
Les D. I., tour à tour, subissent la terrible épreuve du feu, à Verdun, d'où elles sont retirées avant d'avoir atteint la « limite d'élasticité » ; elles vont alors se reformer dans un secteur plus calme, mises à la disposition des Q. G. de secteur comme troupes de garde ou comme unités de travailleurs.
D'heureux résultats ont sanctionné la valeur de ces dispositions. Il est impossible de ne pas noter ceux que l'armée **GOURAUD** a obtenus en Champagne et de passer sous silence l'admirable organisation du front et des arrières de son secteur.
La première position a fait ses preuves le 18 juillet 1918. Derrière elle, une première position intermédiaire et une deuxième position s'échelonnaient, moins complètes, mais réalisées d'ensemble, homogènes et sans fissures.
Au cours des longs efforts fournis par le sapeur et par le fantassin, pour l'établissement des lignes défensives, chacun a pu constater dans les directives données ou inspirées par le Commandement à tous les échelons, la netteté de la conception, l'esprit de suite et la volonté agissante, le luxe de détails techniques et le souci de l'exécution.
Le service routier et le service de la voie de 0 m.60 ont résolu un des côtés les plus critiques de la

(3) *Creusé autant que possible jusqu'aux couches analogues à celles que l'on rencontrera en ligne.*

question des transports : la route et le rail n'ont jamais faibli, même au cours des attaques d'**avril** 1917.
Enfin, les services ont heureusement secondé combattants et travailleurs. Le matériel du Génie a toujours été abondant, jamais gaspillé. Le ravitaillement en vivres a été effectué de tous temps à la satisfaction générale. Et ceux qui sont passés à la 4^{e} Armée doivent en regretter les coopératives de consommation et d'habillement, succursales nombreuses de l'immense Maison-Mère de Châlons, « vendant de tout » et où les unités puisaient, de tous leurs bonis, pour le plus grand bien des ordinaires.
Le Q. G. du 17^{e} C. A. relève, vers la mi-juillet, le Q. G. du 2^{e} C. C., et à partir de cette date, défend et organise le secteur du Groupement Ouest (G. Q.) divisé en trois sous-secteurs, occupés respectivement de l'ouest à l'est par des troupes de cavalerie à pied, une division territoriale, une brigade indépendante russe, fraîchement arrivée sur le front français. Ultérieurement, des divisions constituées remplaceront les éléments d'infanterie territoriale et de cavalerie.
Fin juillet, la Compagnie est la seule unité active du Génie du C. A. ; les sections en sont réparties sur tout le front ; l'une d'elles est employée provisoirement au service d'écoutes et de mines devant la Ferme des Marquises, deux autres sont affectées à la 100^{e} D. I. T., la dernière est mise à la disposition de la brigade russe (B. R.).
Cette situation se prolongera jusqu'au départ des Russes ; à peine modifiée par l'arrivée dans les sous-secteurs de divisions possédant leur Génie organique ; la B. R. disposera alors d'un peloton ; l'autre peloton étant affecté, en surnombre, aux divisions.
Jusqu'à la fin de l'année, les sapeurs seront uniquement employés à l'organisation de la première position.
La densité d'occupation des toutes premières lignes est réduite considérablement, et les troupes sont échelonnées en profondeur.
La première parallèle, souvent très rapprochée des positions allemandes, est en grande partie neutralisée, soit comblée, soit garnie intérieurement de réseaux et rendue impraticable. A la tête de chaque boyau, seul est conservé un « épanouissement » de quelques mètres de longueur, emplacement occupé de sentinelle double. Le petit poste est installé en abri semi-profond à une centaine de mètres en arrière, dans le boyau.
Les « grands gardes » tiennent sur la ligne de résistance, organisée très solidement, pourvue de banquettes de tir, d'abris confortables et profonds ; les emplacements de mitrailleuses, très nombreux, bien dissimulés sont généralement choisis en dehors de la tranchée de tir et des boyaux principaux.
Les réserves sont dans la parallèle des réduits, organisée de façon analogue en arrière, à bonne distance (400 à 800 mètres).
Les défenses accessoires, larges et nombreuses, couvrent bien les lignes, cloisonnent les divers centres de résistance et dans chaque centre les divers points d'appui ; elles sont battues très efficacement à la mitrailleuse et au fusil-mitrailleur.
Un réseau serré de boyaux secondaires se greffe à l'extrémité des boyaux principaux et assure, en toutes circonstances, la possibilité des liaisons et des mouvements ; la défense pied à pied des communications, des centres de résistance, des points d'appui, des abris-cavernes même, est réalisée avec beaucoup d'ingéniosité et de soin.
Au début de 1917, l'achèvement et l'entretien de la première position sont laissés à la charge des troupes d'occupation.
La deuxième position, tracée dans l'ensemble et amorcée sérieusement en beaucoup d'endroits est activement améliorée.

La Compagnie encadre de nombreux éléments d'infanterie et du Génie fournis par les D. I. de passage, au demi-repos dans les arrières du secteur. Malgré le renouvellement fréquent de la main-d'œuvre auxiliaire, d'importants résultats sont obtenus. Fin mars, au moment de l'arrêt des travaux, la deuxième position comprend deux parallèles « couvertes » par d'épais réseaux et pourvues de nombreux abris, superficiels ou profonds.
La Compagnie éprouve très peu de pertes au cours de cette période ; le 31 janvier, elle subit, comme toutes les unités du secteur, une puissante émission de gaz. La température, extrêmement basse, provoquant l'entassement des troupes dans les abris profonds, facilement infectés, difficilement ventilés, l'effet de surprise très net, empêchant l'utilisation immédiate des masques et des dispositions de protection collective, favorisent la tentative de l'ennemi.
Nous lui donnons la réplique, d'ailleurs, quelques semaines plus tard.
Les sapeurs détachés aux Brigades Russes, la 1re B. R., de juillet à octobre, la 3e B. R., d'octobre à mars 1917, sont dès le début employés très heureusement.
En collaboration avec l'excellente Compagnie du Génie 9/1 T, ils assurent l'organisation et l'entretien du sous-secteur d'une part et, d'autre part, la formation des néo-sapeurs russes, prélevés parmi les spécialistes des régiments et dotés en un mois d'un bagage suffisant de connaissances théoriques et pratiques.
Les premières séances d'instructions sont données sur le polygone du Camp de Châlons ; l'application réalisée en ligne.
Sapeur, le soldat russe apparaît, à première vue comme un grand enfant paresseux ; si, avec lui, on désire obtenir du « rendement », il est indispensable de lui fixer une tâche, d'en suivre de très près l'exécution et d'en exiger toujours le complet achèvement. Combattant, il est tout à fait remarquable : fort et courageux, méprisant le danger et la mort, il excelle dans le coup de main qui demande des qualités de grande bravoure et un effort considérable mais court. Il donne impérieusement l'assaut, recherche le corps-à-corps et y fait preuve d'une supériorité incontestable qui impressionne toujours le Boche, le terrorise quelquefois. Il est sans égal dans la défensive, se fait le plus souvent hacher plutôt que de céder un pouce du terrain qu'il a mission de défendre ; s'il faiblit quelquefois, au premier choc, il revient toujours, coûte que coûte, à son ancien poste et cache comme une honte sa défaillance momentanée.
Mais ne lui demandez pas d'organiser défensivement la tranchée qu'il a conquise ou qu'il occupe... Il ignore tout à fait l'art de fournir, à bon escient, d'une façon continue, l'effort léger et gratuit dont l'intégration apparaîtra au moment critique et réduira d'autant la valeur de l'effort considérable à opposer à l'adversaire qui a choisi son heure et groupé tous ses moyens... « Il n'a pas le don de l'organisation ».
Et le sapeur français, plus complet, admire comme il convient la valeur individuelle du combattant, déplore trop souvent, en termes énergiques et brutaux, accompagnés quelquefois de gestes adéquats, le fatalisme bien oriental, le « nitchevo » du pionnier russe.

Vers le 20 février, une série de coups de main « coups de sonde », prélude de la grande attaque prochaine, sont montés devant le front de la 3e B. R.
Les sapeurs participent brillamment à ces opérations, précédant ou suivant leurs camarades russes ; ils sont plus particulièrement chargés de détruire les abris-cavernes à l'aide de charges concentrées de cheddite (1). Certaines expéditions, menées très durement sont sanglantes pour l'adversaire, et nous coûtent relativement peu de victimes. Elles sont préalablement répétées à l'arrière sur

(1) *Préparées par le Génie du C. A. — Charges cylindriques deux types, 6 kilos et 10 kilos.*

l'organisation simulée reproduisant fidèlement la zone objectif. Le saillant d'Auberive est particulièrement visé ; il a été su ultérieurement qu'à la suite de corrections extrêmement sévères, le Boche avait, dès fin février, réduit sensiblement l'occupation du village et conservé seulement, très en deçà des lisières sud, des postes volants fort timides.
Au cours de ces opérations, quelques gradés et sapeurs de la 17/3 sont blessés ; des citations demandées par les Commandants des Compagnies russes, eux-mêmes, récompensent leur bravoure.
Quelques mots sur la route Marouchewsky, projetée entre Mourmelon-le-Grand et le Bois des Gascons, réalisée en grande partie, et sur les travaux de la Cote 127 s'y rattachant.
Ceux-ci entamés en vue de l'extraction mécanique, en mine, du calcaire compact des couches profondes, destiné au hérissonnage de la route, nous donnent, après achèvement, un abri de 3.000 mètres cube de capacité, à l'épreuve de très gros calibres, utilisé ultérieurement comme P. C. de D. I. et comme cantonnement pour réserves.
Travaux intéressants, à bon rendement, malgré la pénurie de main-d'œuvre technique et les difficultés d'utilisation de la main-d'œuvre russe, constamment renouvelée, et difficilement maniable, faute d'interprètes.
En mars – avril, la Compagnie, groupée au bivouac de l'Espérance, participe à la préparation de l'attaque, et à l'attaque du Massif de Moronvilliers.
Renforcée par des Compagnies territoriales, elle trace et aménage rapidement des pistes d'artillerie et des routes, menées d'abord jusqu'à la parallèle de départ et poussées ensuite au fur et à mesure de la progression.
Ainsi sont construites la route du Mont Sans-Nom, la route de Constantine, malgré le bombardement ennemi. Celui-ci, cependant, devient si violent, au cours de mai, que les travaux, en instance d'achèvement d'ailleurs, sont prématurément arrêtés. A ce moment, la Compagnie s'occupe uniquement de l'entretien du système routier avancé.
A noter la belle conduite de la 4^e Section, détachée provisoirement le 30 avril au Tunnel de la Fosse-Froide, construit par l'ennemi, dépassé par nos troupes au cours d'une attaque et défendu opiniâtrement par la garnison qui refuse de se rendre, tout d'abord. La Section, jointe à la 18/51 T, pour préparer rapidement un dispositif de destruction de l'ouvrage, se trouve un moment seule pour faire face à une tentative de sortie désespérée des occupants. Des sapeurs abandonnent l'outil ; au mousqueton, à la mitrailleuse, à la grenade, ont tôt fait de mettre à la raison l'adversaire, qui capitule enfin.
Sept officiers, dont un Commandant de Compagnie et un médecin, 200 hommes de troupes, dont trente blessés couchés ; 250 fusils et une mitrailleuse sont dénombrés et évacués sous bonne escorte.

Du 23 au 26 juin, la Compagnie est mise au repos.

Le 26, elle s'embarque en chemin de fer à Mourmelon-le-Petit, débarque à Sorcy, près Bar, le 27 ; cantonne à Saint-Aubin-sur-Aire, puis à Courcelles et arrive le 29 au Camp du Village Nègre, à 1.500 mètres environ à l'est de Rupt, devant Saint-Mihiel.
Elle connaît, pour la première fois, la fameuse « Hernie ».

Ancestramil

Historique de la C^{ie} 17/3 du 2^{e} Régiment du Génie
société anonyme d'imprimerie André Herbelin – 1920
numérisation : P. Chagnoux - 2010

CHAPITRE VI

I

Le secteur du C. A. s'étend du Bois de Ranzières au Bois de Mort-Mare et compte trois sous-secteurs de D. I. Les sous-secteurs extrêmes sont tenus par des divisions actives ; le sous-secteur médian par un groupement d'unités territoriales (G. C.) (1), de l'importance d'une brigade à gros effectifs, mais dépourvue d'artillerie ou de génie.
Les artilleurs du C. A. et des D. I. actives se mettent à l'aise, élargissent les zones d'action de leurs batteries de campagne, soutenues dans les intervalles par quelques groupes de 90 et de 120.
La Compagnie forme le Génie du groupement central.
Les arrières du secteur sont immenses, par suite de la disposition du front. Personnel et matériel y sont littéralement noyés ; l'ennemi n'inquiète points les camps, les batteries et les dépôts, généralement bien dissimulés, soit qu'il les suppose déserts, n'y relevant aucune trace d'activité, soit qu'il en ignore l'existence.
La région est agréable et riche ; nous la connaissons au meilleur moment de l'année ; les tranchées et boyaux, en parfait état, sont exempts d'eau et de boue ; le système routier paraît bénéficier encore des soins matériels du cantonnier et de l'intelligente sollicitude du corps des Ponts et Chaussées ou du service vicinal ; les lignes à voie étroite sont nombreuses et exploitées sans à-coups, industriellement. Détail qui a son importance... Les riches vergers de la vallée de la Meuse, les parterres entretenus par les paisibles territoriaux — un peu artistes à leurs heures, — les hautes futaies ombreuses et les agrestes taillis, en plein épanouissement, contentent tous les occupants, les plus matériels et les plus délicats.
Dès le 29 juin, la Compagnie est dispersée : la portion principale et le bureau s'installent à Belle-Vallée, près Rupt, devant Saint-Mihiel. Un peloton détaché à Kœur-la-Grande, où il demeure presque sans interruption durant le séjour de la Compagnie dans le secteur, assure, en collaboration avec la 11/4 T et suivant des « directives » à peu près invariables, la surveillance et l'entretien des passages sur la Meuse et sur le Canal, et a mission de les détruire éventuellement. Une section est détachée à Dompcevin, une à P. C. Pierre, près le Fort des Paroches. Celles-ci s'occupent d'organisation défensive, d'entretien de voies de communication et se déplacent au fur et à mesure de l'achèvement des tâches peu importantes qu'elles exécutent.
Les travaux de la Meuse peuvent être classés parmi les plus intéressants que la Compagnie ait effectués pendant la campagne. Le peloton de « Meuse » refait en quelques mois son instruction de navigation et de pontage, d'une façon intéressante et assez complète. Quelquefois, sous les yeux de l'ennemi, solidement accroché à la position dominante du Camp des Romains, se dissimulant cependant autant qu'ils le peuvent, derrière les hautes berges garnies de larges panneaux de treillage camouflés, les sapeurs évoluent sur les bateaux métalliques d'un équipage bavarois, en amont et en aval du pont détruit de Bislée. De Bislée à Mecrin, ils réfectionnent ou construisent des passerelles de tous types, des ponts de pilots lourds, de chevalets, de bateaux d'équipage, de radeaux ; des trailles, des estacades, des filets protecteurs.
A noter l'emploi de radeaux de liège d'un type originel et la préparation d'un filet suspendu, semi immergé, léger, solide, invulnérable, destiné à dériver les corps flottants dangereux pour les

(1) *Groupement Central.*

ouvrages d'aval.
Les deux autres sections aménagent en blockhaus le four à chaux de Dompcevin, minent, dans le voisinage, des bâtiments dont la disparition doit permettre éventuellement le tir des pièces anti-tanks, construisent un abri de mitrailleuse, en avant du Fort des Paroches et des premières lignes françaises, d'où il sera possible d'agir efficacement sur les patrouilles ennemies, nombreuses et renforcées, qui, la nuit, parcourent la large bande de terrain marécageux qui sépare les tranchées adverses. Elles travaillent sur la deuxième position, creusent quelques abris-cavernes au Baimont, construisent la route du Maréchal JOFFRE entre Saint-Georges et le Village Nègre, commencent à Rupt, devant Saint-Mihiel, un abri pour la population civile, et, au carrefour des routes Pierrefitte, Kœur, Fresnes, Rupt, un abreuvoir pour le compte du service des eaux.
Le 16 septembre, la Compagnie, relevée par la 26/56 M, est groupée au Village Nègre et fait mouvement sur Thillonmbois. Elle détache un peloton aux travaux d'organisation de la gare de Pierrefitte (Meusien), une section à Ambly, à l'aménagement d'un dépôt de matériel d'artillerie, à grand débit, desservi par camions et voie de 0,60 ; une section à la déviation de la route Lahaymeix – Thillombois, route du temps de paix, extrêmement abrupte, impraticable aux voitures de tourisme et aux convois de ravitaillement.
La portion principale, cantonnée d'abord à Thillombois, se déplace le 26, sur le camp de Gibraltar, voisin, et y demeure jusqu'au 15 octobre. Au début d'octobre, le peloton « de Meuse » revient à Kœur-la-Grande. A partir du 21, il est procédé au rechargement de la route Marcaulieu – P. C. Pierre et à l'établissement d'un abri de S. R. S., en avant du Bois de la Gauffière.
Le 19 novembre, la Compagnie est groupée à Belle-Vallée ; enlevée le 20 et transportée en camions-automobiles à Haudainville ; elle rejoint Verdun, cantonne le soir à Faubourg Pavé et relève le 21 au matin, à Fleury, à la Goulette et au Ravin du Bazil, la Compagnie 16/5 du 2e C. A. C., chargée de l'entretien des routes du secteur.

----o----

CHAPITRE VII

I

La Compagnie finira la guerre à Verdun ; l'armistice la surprendra le 11 novembre 1918, dans le secteur qu'elle connaît à fond, pour l'avoir parcouru de la Cote 304 aux avancées du Fort du Rozelier, de Regret, Belrupt, Haudainville à Chattancourt, Haudromont, Besonvaux, Haudiomont.
Les débuts sont pénibles et encore les sapeurs paraissent-ils favorisés par rapport à leurs camarades fantassins. Ceux-ci sont nichés dans des trous d'obus, à peine reliés entre eux et à l'arrière par de précaires communications, anciens boyaux que de nombreux et intensifs « pilonnages » ont ravagés. Très peu de défenses accessoires. Elles sont arrachées par le souffle des explosions, au fur et à mesure de leur mise en place, effectuée subrepticement la nuit. Dans l'étendue moutonneuse des terres quotidiennement bouleversées, quelques éléments de réseaux Brun ou Ribard, tronçonnés, tordus, perdus, évoquant une ligne de défenseurs plus qu'une ligne de défense. La dévastation

s'étend et s'entretient sur plusieurs kilomètres de profondeur. Il n'est pas une parcelle de terre qui n'ait été et ne soit encore retournée par le tir des deux adversaires au cours de la période d'attaques et de contre-attaques furieuses, ouverte en février 1916, non close encore aux premiers mois de 1918.
Les voies de communication peuvent être considérées comme inexistantes, à l'intérieur et immédiatement à l'arrière de la première position. Ce sont de très mauvais boyaux, quelques rares lignes de voie de 0,60, maintenues en état de viabilité au prix d'efforts considérables, que renforcent heureusement 4 routes principales, pénétrantes, boueuses et défoncées, mais utilisables.
De novembre 1917 à février 1918, la Compagnie a pour mission d'entretenir le secteur routier et de le développer, autant que possible. La tâche est ingrate, le rendement du travail, médiocre ; les sapeurs dépensent beaucoup d'efforts et obtiennent peu de résultats apparents. Ils ont cependant la satisfaction de laisser à leurs successeurs, une ensemble de routes et de pistes en bien meilleur état qu'au moment de notre arrivée dans le secteur.
En décembre 1917, et en prévision des attaques allemandes, dont la débâcle russe permettait de présumer la puissance, un projet de renforcement de la défense du secteur est élaboré, qui vise à la réfection de la première position, à l'établissement d'une deuxième position solide, à la création de nombreuses lignes, en bretelles, à la préparation et à la mise en œuvre de dispositifs de sécurité.
L'exécution du projet est entamée dès fin janvier. La Compagnie organise la deuxième position entre l'ouvrage de Froideterre et le Fort de Tavannes et y est occupée au complet jusqu'au début d'avril. D'avril à juin, elle travaille sur la première position entre le Bois Nawé et Douaumont et à l'est de Douaumont. En juillet, elle mine le débouché nord-est du Tunnel de Tavannes et aménage le centre de résistance de Bras. Vers le 15 août, elle commence l'exécution des ouvrages de l'avancée de Verdun.
Ce sont ses derniers travaux défensifs.
Nous avons l'impression que les heures critiques sont à jamais dissipées. La réussite partielle des attaques ennemies du 21 mars et du 27 mai, nous avaient douloureusement surpris, et malgré tout défavorablement impressionnés.

Le bulletin de victoire du 18 juillet fixe notre heureuse certitude. Il est suivi de beaucoup d'autres entre les lignes desquels nous pouvons lire l'indice de la défaite allemande dont les Américains sont résolus à précipiter l'échéance.
Les « Sammies » affluent dans le secteur. Une armée américaine absorbe le C. A. et déploie un luxe imposant d'effectifs et de moyens matériels.
Dorénavant nous exécuterons des travaux purement offensifs.
Nous construisons ou renforçons des passages sur la Meuse, nous traçons des voies pénétrantes poussées au fur et à mesure de la progression des éléments d'infanterie, à peine amorcée d'ailleurs ; nous réparons dans la mesure de nos moyens les dévastations commises par l'ennemi en retraite. C'est à nouveau la victoire.
L'armistice nous surprend au Camp de l'Hôpital, à l'ouest du Fort de Souville.
En novembre 1917, le secteur routier est, d'arrière en avant, divisé en trois zones respectives, d'Armée, de Corps d'Armée, de Division. L'Armée s'arrête approximativement à la ligne des Forts ; le C. A. opère en avant, jusqu'aux batteries de campagne, laissant aux D. I. le soin de s'occuper des pistes avancées de ravitaillement d'infanterie.
La zone du C. A. comprend deux sous-secteurs : le sous-secteur de Fleury, qui compte quatre routes principales pénétrantes ; le sous-secteur de la Goulette, moins important.
Dans l'ensemble, la Compagnie, renforcée de nombreux auxiliaires, assume deux services distincts :

un service de « dépannage », chargé d'assurer en toutes circonstances à l'aide de réparations de fortune, la viabilité des voies routières en butte aux tirs percutants ; un service d'entretien, reprenant les réparations provisoires, les complétant, et assurant en outre le jeu normal des rechargements.
Le premier, surtout de surveillance, est confié presque uniquement à des éléments territoriaux, qui fournissent en permanence de nombreuses patrouilles.
Le deuxième est dirigé par les gradés du Génie, disposant de leurs sapeurs et d'un personnel auxiliaire, fixant à chacun une tâche quotidienne, effectuée en travail intensif, au moment des relatives accalmies.
Par la suite, cette organisation est légèrement modifiée, dans le détail.
Le tir ennemi sur les arrières diminue d'intensité ; les effectifs d'occupation d'un secteur sont réduits, parallèlement sont diminués le nombre et l'importance de nos convois d'artillerie et de ravitaillement, et le personnel auxiliaire mis à la disposition de la Compagnie.
De nombreux postes de surveillance sont supprimés ; à rendement égal ou supérieur, la besogne des autres est réduite par l'emploi généralisé des liaisons téléphoniques. La plus grosse partie des travailleurs est reportée au service d'entretien organisé aussi rationnellement que les circonstances et les moyens le permettent.
Nous ont permis de suppléer à l'insuffisance quantitative de la main-d'œuvre, l'exploitation intensive des carrières, la bonne utilisation de tous les moyens de transport disponibles, voie de 0,60, camions, voie de 0,40, tombereaux ; l'étude détaillée et la résolution du problème de l'écoulement des eaux, pour des routes dont la question du défilement avait trop souvent imposé le tracé, gênant à d'autres points de vue.

Au cours de la période novembre – février, territoriaux et sapeurs ont fait preuve d'un courage et d'une endurance auxquels il est juste de rendre hommage. Chaque travailleur a toujours accompli la tâche qui lui était fixée, en dépit des circonstances défavorables de milieu, et malgré de très violents bombardements, dont beaucoup à obus yperités.

Du 25 au 30 décembre, 19 sapeurs de la 4^e Section sont évacués pour intoxication grave [(1)].
La Compagnie est médiocrement installée au point de vue matériel. Elle dispose pour ses services et la plus grande partie de son effectif, de 40 mètres environ de corps d'abri M. D. dans la galerie du type M. D. 2 [(1)] d'un côté se superposent 3 rangées de couchettes, de l'autre, court à trois quarts de mètres du sol, une planche étroite, horizontale, qui sert successivement de table, d'écritoire, d'établi, de râtelier d'armes, et souvent de planche à paquetage.
Au-dessus du « ciel », une épaisseur de 8 mètres de calcaire nous abrite des gros calibres ; mais elle est impuissante contre les effets des pluies persistantes et de la fonte des neiges, et malgré les revêtements intérieurs quasi imperméables, malgré le caillebotis courant sur le sol, les eaux d'infiltration causent des moisissures, emplissent les cunettes et les puisards, stagnent, boueuses et corrompues.
Pendant plus de trois mois consécutifs, le sapeur vit exclusivement dans l'atmosphère empestée de l'abri-caverne [(2)] ; des prescriptions sévères toujours, et l'élémentaire prudence, souvent, lui interdisent de stationner à l'entrée des galeries d'accès, sur **la route de la Poudrière**.
Six heures par jour, au moment des repas, des rassemblements et des travaux de cantonnement,

(1) *Sur un effectif de 25 à 30 travailleurs.*
(1) *Section : 2 m 00 x 2 m 00.*
(2) *L'installation de ventilateurs et l'aménagement d'abris réfectoires semi-superficiels, améliora par la suite le sort du sapeur.*

tremblote, dans de rares ampoules, la lumière électrique. Onze heures durant, c'est l'obscurité du tombeau ; le sapeur lit à la lueur d'un lumignon fumeux, il rêvasse et il dort.
Cependant, l'état sanitaire reste assez bon, grâce à une alimentation substantielle assurée en gros par le ravitaillement, et complétée très heureusement par l'usage judicieux du « boni de récupération ».
La prime accordée à la récupération des matériaux de toute nature abandonnés dans le secteur, produit les plus heureux effets. Elle sauve de la perte des richesses innombrables, et permet aux unités, si elles le veulent, d'augmenter très appréciablement le bien-être de leurs hommes. A titre d'indication, au cours de décembre, à la suite de récupérations effectuées dans des conditions périlleuses, individuellement ou par petits groupes, l'initiative de chacun étant soutenue et favorisée par les chefs de section, la Compagnie touche une somme très voisine de 50.000 francs, dont les deux tiers vont directement aux sapeurs bénéficiaires et le tiers restant constitue une « caisse noire » à la disposition du Commandant de Compagnie [(3)].

Au cours des travaux d'organisation défensive, la Compagnie est successivement installée au Ravin des Vignes, à la Valtoline, au Camp de l'Escargot, où elle trouve chaque fois un cantonnement nettement supérieur à celui de Fleury.
Les travaux sont pénibles, sur les positions ; il est difficile de creuser des retranchements et d'implanter des réseaux dans le terrain bouleversé et souvent marécageux de Fleury et de Souville.
La main-d'œuvre auxiliaire nous est fournie d'abord généreusement par des D. I. en réserve, et de nombreuses « centuries » italiennes [(4)], puis plus parcimonieusement par de seules unités territoriales.
Le matériel du Génie nous arrive en quantité suffisante ; le Génie du C. A. fait heureusement appel aux ressources locales ; « l'arrière » envoie ce qui ne peut être trouvé sur place.
Les divers déplacements des chantiers de la Compagnie diminuent peut-être un peu l'importance des résultats obtenus.
La Compagnie travaille successivement à Froideterre, dans le Ravin-des-Vignes, à l'est du Fort de Tavannes et à l'avancée du bois de Contant, dans l'intervalle Tavannes Rozellier, en avant de Bras, devant le bois Nawé et dans l'intervalle Bois – Nawé -Douaumont, à l'est du Fort de Douaumont, à des positions dont le nom et la destination varient quelquefois, et dont il faut, en conséquence, modifier légèrement le tracé au cours de l'exécution.
Elle mène à bout la construction du dispositif de mines de la tête Nord-est du Tunnel-de-Tavannes et celle de quelques abris de mitrailleuses, bétonnés, dans la région de Bras, sur la deuxième position ; et aux abords de Glorieux et de Thierville, sur la position de l' « Avancée de Verdun ».
Les travaux de l'Avancée de Verdun sont très heureusement interrompus par la préparation de l'offensive américaine d'octobre – novembre 1918.
La Compagnie, stationnée à Glorieux, se livre sur la Meuse, à des exercices de navigation et de pontage, à titre d'instruction.
Dans la deuxième quinzaine de septembre, elle fait mouvement sur le Ravin-des-Vignes, y cantonne, et prend toutes dispositions utiles pour être à même de prolonger rapidement en cas d'offensive heureuse, la route du Ravin-des-Fontaines jusqu'à la route de rocade Nord-Sud, tracée dans la Woëvre, au pied des Hauts-de-Meuse.
Elle se charge par surcroît, et provisoirement, du Service Routier du C. A.
Commencement d'octobre, un fort peloton est logé aux Casernes Jeanne-d'Arc, à Verdun. Dans la

(3) *Cette dernière somme fut convertie par la suite en Bons de la défense Nationale, à échéances convenablement échelonnées, et renforçant avantageusement le boni souvent insuffisant, rendit les plus grands services.*
(4) *Compagnie auxiliaire italienne : 3 centuries, 300 hommes.*

nuit du 7 au 8, quelques heures avant le déclenchement de l'attaque américaine, nos sapeurs, en collaboration avec la Compagnie24/1, lancent un pont de bateaux d'équipage, à hauteur de la route Samogneux – Regnéville.
La tâche, très délicate, est menée à bien, sans à-coups malgré de nombreuses difficultés.
L'attaque réussit ; l'ennemi, sur un large front, recule de plusieurs kilomètres.
Un pont de pilots lourds, de 120 mètres de longueur, à platelage insubmersible, raccordé à la route par des chaussées de 200 mètres de développement, remplace le pont de bateaux provisoire ; l'ouvrage, commencé le 16 octobre par 3 sections de la Compagnie, groupant un effectif de 60 travailleurs environ, livre passage, le 5 novembre, aux premiers « poids lourds ».
L'ennemi bombarde nos chantiers à obus de gros calibres et à obus ypérités ; il ne peut cependant pas nous empêcher de mettre en œuvre une sonnette de parc, équipée avec moteur Ducassou, et une perforatrice électrique, qui nous permettent de hâter l'exécution du travail.
Nos pertes sont légères ; quelques citations sont accordées aux gardés et sapeurs de la Compagnie.
Au début de novembre, le 17^{e} C. A., dont le Q. G. est à Regret, et le 2^{e} C. A. C., installé à Saint-Mihiel permutent, en laissant provisoirement sur place certains de leurs E. N. E. Nous travaillons, de ce fait, quelques jours sous les ordres du Génie du 2^{e} C. A. C.
Cependant, l'ennemi recule vers le Nord et vers l'Est, sous la pression irrésistible des troupes américaines ; il cède lentement les rives de la Meuse, dont il rend les ponts inutilisables.

Le 7, la Compagnie reçoit l'ordre de se porter à Ivry-sur-Meuse, que le Boche évacue, et de pousser, sous les ordres du G. D. C. 15 (1), la réfection des ouvrages sur la rivière et sur le canal.
Elle travaille le 8, rentre le 9 à Verdun, après une étape adoucie par de providentiels camions de ravitaillement en matériel qui rentrent à vide au D. M. G. Verdun, « chargent » nos quatre sections.
Elle passe la nuit à Faubourg-Pavé, rejoint le Camp de l'Hôpital, le 10.

Le 11 au matin, viennent jusqu'à nous des bruits d'armistice, accueillis avec un peu de scepticisme.
A 10 heures 55, se déclenche, du côté ami, une très violente canonnade... Préparation d'attaque ? Que non pas ! Salves d'honneur tirées exceptionnellement à obus véritables, arrêtées à 11 heures précises ; débauche d'artillerie, qu'enfin ne couronne plus le crépitement infernal de la mitrailleuse allemande.
C'est la Victoire définitive ; des nouvelles précises nous arrivent ; nous connaissons quelques unes des clauses de l'armistice, qui nous apparaissent écrasantes pour l'Empire allemand.
Et le soir, sur la ligne, jaillissent de nombreuses fusées multicolores, s'allument des pots de Bengale innombrables et d'immenses feux de joie.
L'ennemi, défait, brûlant ses approvisionnements, détruisant ses dépôts de munitions, complète notre feu d'artifice, et nous donne, bien involontairement, d'ailleurs, l'illusion de participer à la « Fête de la Victoire des Alliés », la première et incontestablement, en sa simplicité et sa spontanéité, la plus belle.

(1) *Génie 15^{e} Division d'Infanterie Coloniale.*

3ème PARTIE

---o---

APRÈS L'ARMISTICE

---o---

Ars-sur-Moselle... Notre premier cantonnement en Lorraine reconquise, notre premier contact avec les populations libérées.
Nous avons franchi, armes présentées, clairons sonnants, ce qui fut trop longtemps la frontière conventionnelle, tracée d'un trait de plume en coup de sabre, par un vainqueur impitoyable, après nos revers de 1870 – 1871, elle s'efface enfin.
Départements du Haut-Rhin, du Bas-Rhin, de la Meurthe, redevenez ce que vous étiez. Parez-vous à nouveau, sur les cartes des atlas de France à l'usage des petits, des couleurs vives longtemps ternies par une tache sombre... Le géographe ne voulait pas que vous fussiez devenus allemands, même d'apparence.
Aigles impériales de race inférieure, si différentes de nos aigles Napoléoniennes, aigles allemandes, double symbole de la force et de la cruauté, gisez sur la terre française d'Alsace-Lorraine, avec la ferraille rouillée des poteaux-frontières abattus et les écussons jadis flamboyants, maintenant « cabossés », jetés à bas du frontispice des monuments publics. Nul ici ne songera à vous recueillir pieusement et je n'ose vous dire où sera votre champ de repos...
Dans la petite ville, nous sommes logés chez l'habitant ; la Compagnie arrive à la nuit tombante, saluée d'acclamations, précédée de « Gosses de Hansi », porteurs de flambeaux.
Une toilette sommaire efface mal les traces de l'étape ; nous nous présentons tard, à la « popote des officiers », un pli de lassitude au front, nous excusant...
« Enfin, ce sont des nôtres !... » Cette exclamation nous accueille, dissipe à moitié nos fatigues présentes. Elle abrège les présentations cérémonieuses qui s'échangent dans une atmosphère de cordialité.
Le père, la mère, le fils, ancien dispensé de l'armée allemande, nous disent toute leur joie, en un français très pur, et leur langage est cependant moins expressif que leur regard.
Au second plan, la mine épanouie de nos cuisiniers attire l'attention de notre chef de popote dont la « conscience professionnelle » n'est jamais prise en défaut, même dans les très grandes circonstances. Un rapprochement, un conciliabule rapide, une surprise...
...Dans le salon transformé en salle à manger, la table est dressée. Des couverts brillent, qui ne sont pas ceux de notre modeste service, sous la lumière vive d'ampoules électriques. L'abat-jour de perles claires, garni de minuscules drapeaux français, tamise la lumière au-dessus du cercle blanc de la nappe et plonge les murs dans une demi-pénombre. Mais l'œil, habitué, y distingue bientôt, plusieurs fois répétés, la série complète des pavillons alliés qui marient discrètement leurs couleurs autour de cadres riches... Sous le verre, de modestes et précieuses chromos fixent les traits de nos

Ancestramil

maréchaux et nos généraux d'armée, victorieux et souriants.
Un Erhard montre son clavier d'ivoire de Guinée et présente, bien en vue, une partition à l'étude... *la Marseillaise*.
Le repas s'achève gaiement ; nous avons été choyés. Le petit vin de Moselle, sauvé du Boche, délie les langues et aiguise les esprits. La conversation prend un tour intime et familial, roule sur tous les sujets et pourtant ne fait surgir aucune opposition d'opinions.
Tour à tour sont évoqués la France et la Lorraine d'avant guerre, la grande image de **DÉROULÈDE** et la naissance du « Souvenir Français », les incidents pénibles, les vexations sans nombre, la vie depuis « **14** », le cauchemar, la délivrance, l'entrée triomphale du Maréchal **PÉTAIN** à Metz...
Le Boche apparaît quelquefois... le moins possible ; il est plus élégant et plus généreux de l'ignorer... S'il s'impose, malgré tout... oh ! alors, chez nos hôtes, des regards durcissent dans la pâleur plus accentuée des visages, des mâchoires se serrent, s'ouvrent et se referment brusquement, — pour mordre, dirait-on — non, pour chasser, à l'adresse de tel administrateur ou de tel soudard, l' « expression limite », aboyée plus que prononcée... heureusement.
Et guerriers de quatre ans, patriotes grognards, aimant infiniment la France au fond de nous-mêmes, mais l'aimant à la manière brusque d'un enfant gâté que sa mère corrige quelquefois... nous sommes touchés infiniment par le patriotisme lorrain, pur et fort, semblable au sentiment filial, à la vénération, au culte que porte à sa maman disparue, un enfant orphelin.
L'enfant jadis orphelin a retrouvé sa place au foyer.... Puissent ses frères, qui furent sans doute les plus grands guerriers de l'Histoire, mériter toujours l'affection de celui qui fut déshérité et demeurer ou devenir les plus grands artisans de la *Paix*.
La Maison est à reconstruire...
L'obus allemand a causé de nombreux dégâts. D'autres lézardes sont apparues, imputables au temps, ou consécutive à la lutte. Conservons l'Asile... Mais autour de lui et par-dessus lui, creusons les fondations jusqu'au roc solide, dressons les murs maîtres, lançons les charpentes robustes et légères, d'un édifice immense, digne de la France, qui sera couronné un jour, à force d'ordre, de volonté intelligente et de travail acharné et soutenu.
Sapeurs, soldats d'hier, travailleurs manuels ou intellectuels d'aujourd'hui, les destinées de la Patrie sont toujours en vos mains et vous n'avez encore jamais su faiblir quand elles étaient compromises...

Ancestrama

Historique de la C^{ie} 17/3 du 2^{e} Régiment du Génie
société anonyme d'imprimerie André Herbelin – 1920
numérisation : P. Chagnoux - 2010

TABLE DES MATIÈRES

----o----

Tableau des Commandants de la Compagnie..... 3
Tableau des Chefs de Section et Médecins de la Compagnie..... 4
Tableau des Sous-officiers de la Compagnie..... 5

LE LIVRE D'OR DE LA COMPAGNIE

Tableau des Morts au Champ d'Honneur..... 7
Tableau des Blessés..... 9
Tableau des Citations..... 13
Aux Sapeurs de la Compagnie..... 15

HISTORIQUE DE LA COMPAGNIE

Première Partie
Les débuts de la Guerre

Chapitre I. — LA MOBILISATION..... 16
Impressions d'ensemble ; les transports de mobilisation et de concentration ; la marche à l'ennemi.
Chapitre II. — LE PREMIER CONTACT..... 18
L'attaque, la retraite ; Les travaux effectués par la Compagnie ; son utilisation comme unité d'infanterie ; groupement des unités du Génie ; organisation d'un front de résistance.
Chapitre III. — LA MARNE..... 22
La Victoire ; le « sapeur marche de jour, travaille la nuit » ; l'optimisme ; la retraite ennemie ; la poursuite ; destructions et atrocités boches ; l'arrêt, les attaques françaises ; l'attaque ennemie du ***26 septembre***.

Deuxième Partie
La Guerre de tranchées

Chapitre I. — EN CHAMPAGNE..... 24
Généralités.
L'hiver 1914 – 1915, front d'attente ; front d'attaque ; les attaques de Champagne ; devant Mesnil ; devant Perthes ; la guerre de mines.
Chapitre II. — EN ARTOIS..... 29
Généralités.
Front d'attaque ; 9 mai ; 16 juin ; 25 septembre ; Organisation défensive, première position, ligne 1 bis, deuxième position ; la guerre de mines.

Archives Tramil

Chapitre III. — EN LORRAINE..... 32
Généralités.
Les débuts de l'attaque de Verdun ; protection de Nancy ; renforcement de la deuxième position.
CHAPITRE IV. — EN CHAMPAGNE POUILLEUSE..... 33
Généralités.
La Butte du Mesnil ; la guerre de mines ; la « Grande Maison ».
CHAPITRE V. — EN CHAMPAGNE (la région des Monts)..... 36
Généralités.
Le Groupement Ouest ; les Brigades Russes ; le 17 avril ; préparation de l'attaque ; l'attaque ; les routes du Mont Sans-Nom, de Constantine ; le Tunnel de la Fosse Froide.
CHAPITRE VI. — LA HERNIE DE SAINT-MIHIEL..... 39
Travaux de fortification ; travaux de Meuse ; travaux divers.
CHAPITRE VII. — A VERDUN..... 41
Généralités.
Le service routier ; les organisations défensives, les organisations offensives ; l'armistice.

Troisième Partie
Après l'Armistice

Notre séjour en Lorraine..... 46
Conclusion.....

Ancestrami